

SABY Alexis Jean
28 ans
Instituteur à Saint Nicolas
Soldat au 53° BCA
MPF le 18 juin 1915
Alsace Langensfeld
Tué à l'ennemi

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom SABY
Prénoms Alexis Jean
Grade 2^e
Corps 53^e BATAILLON DE CHASSEURS ALPES
N° 218583 au Corps. — Cl. 1907
Matricule. 27 au Recrutement Riom
Mort pour la France le 18 Juin 1915
Langensfeld (Alsace)
Genre de mort Tu à l'ennemi
Né le 4 Mars 1887
à Chateaugay Département Inde-et-Loire
Arr^e municipal (p^r Paris et Lyon). }
à défaut rue et N°.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.
Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le 7 Septembre 1919
à Chateaugay, Inde-et-Loire
N° du registre d'état civil _____

269-705-1922. [2643A]

SABY Alexis Jean

Il est né le **1er mars 1887** à Chateaugay dans le Puy de Dôme

Il était instituteur à St Nicolas

"Taille : 1m64, Cheveux noirs, Yeux marrons"

"Soutien de famille.

Mort le **18 juin 1915** en Alsace à Langenfeld. Tué sur le champ de bataille

Fils de **SABY Annet** (décédé), Charron et de **Philomène MESCLIER**, sans profession.

Domicilié en dernier lieu à Châteaugay.

Il a 28 ans à sa mort.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Metzeral>

**Alexis SABY est inhumé à la nécropole nationale de Metzeral
MPF le 18 juin 1915 à Lagenfeld
Tombe individuelle n° 384**

METZERAL

NECROPOLE NATIONALE LE CHENE MILLET



METZERAL SOUS LA NEIGE



METZERAL

NECROPOLE NATIONALE LE CHENE MILLET

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Fischboedle>



LAC DU FISCHBOEDLE

LE 53^e BCA DANS LA GRANDE GUERRE

[http://fr.wikipedia.org/wiki/53e bataillon de chasseurs alpins](http://fr.wikipedia.org/wiki/53e_bataillon_de_chasseurs_alpins)

53^E BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS

Le **53^e bataillon de chasseurs alpins** (53^e BCA) est une unité militaire dissoute de l'infanterie alpine française ([chasseurs alpins](#)) qui participa notamment aux deux conflits mondiaux.

Création et différentes dénominations

1914 : création du **53^e bataillon alpin de chasseurs à pied** (53^e BACP),

1916 : devient le **53^e bataillon de chasseurs alpins** (53^e BCA),

1919 : dissolution du bataillon,

Historique des garnisons, campagnes et batailles

PREMIERE GUERRE MONDIALE

Mobilisé à Chambéry, c'est le bataillon de réserve du **13^e BCA** (son numéro d'ordre est obtenu en ajoutant 40 au numéro de son bataillon d'origine).

Il est constitué de 16 officiers, 58 sous-officiers et 1078 caporaux et chasseurs.

Rattachements successifs

A la mobilisation, il est rattaché à la 147^e brigade d'infanterie de la **74^e division d'infanterie**.

SABY Alexis Jean

1914-1918

68 - Metzeral

Chasseur - 53e B.C.A.

Nécropole nationale Le Chêne Millet

+ 18/06/1915 Metzeral 68

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Metzeral>

LA BATAILLE DE METZERAL

(juin 1915)

Le **3 août 1914**, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Théâtres d'opérations secondaires, l'Alsace, région éminemment symbolique, et les Vosges en particulier, n'en restent pas moins le lieu de combats féroces qui marqueront autant le sol que les esprits.

Après d'intenses luttes, les opérations militaires se déplacent dans la Grande Vallée (début **1915**) alors que dans le même temps des combats acharnés ont lieu au **Hartmannswillerkopf**, qui devient le symbole de la **bataille des Vosges**.

Nouvellement nommé au commandement de la **47^e Division**, le général de Pouydraguin obtient l'autorisation de conjuguer ses forces avec celles du général Serret à la tête de la **66^e Division**. Ces opérations avaient pour but de refouler les troupes ennemies au-delà de la haute vallée de la **Fecht**. Après de vaines tentatives, les deux généraux se décident pour une grande offensive.

Le **9 juin** la population de Metzeral et de **Sondernach** est évacuée. Le **15 juin** l'assaut est mené. Les troupes de la **47^e division** se mettent en branle. Montagnards de **Savoie**,

du Dauphiné, du Massif central et de Provence partent à l'attaque. La 66^e division quant à elle se heurte à une vive résistance à l'Hilsenfirst.

L'assaut sur Metzeral est donné le 20 et 21 juin par les deux divisions. Le combat a lieu dans le village-même. On se bat au corps à corps, à coup de crosse, de baïonnette pour reprendre des rues, le cimetière, la gare... Un communiqué allemand du 23 juin fait état de la prise des deux localités de Metzeral et Sondernach et le 24, la bataille de Metzeral est officiellement remportée par les troupes françaises. Metzeral et la haute vallée de la Fecht sont en ruines. Un mois s'est à peine écoulé qu'une autre bataille commence, celle du Linge (20 juillet 1915) appelée à devenir le tombeau de milliers de chasseurs alpins...

À partir de la fin de l'année 1915 les combats dans les Vosges perdent de leur intensité, mais le bilan est lourd ainsi qu'en témoignent les différents cimetières militaires qui parsèment les Vosges. La nécropole nationale du "Chêne Millet" (2632 corps) située entre Metzeral et Mittlach en est une parfaite illustration.

La commune est titulaire de la croix de guerre 1914-1918 (*Journal Officiel* du 6 novembre 1921, p. 12417).

De 1922 à 1923, se constitue un comité de l'œuvre du "Souvenir Alsacien", sous le haut patronage de Mgr RUCH, évêque de Strasbourg, et du Général de Pouydraguin, ancien commandant de la 47^{ème} division et ancien gouverneur militaire de Strasbourg. La consécration de l' *église-mémorial de l'Emm* a lieu le 4 octobre 1931¹.

Issu de <http://milguerres.unblog.fr/les-premiers-combats-autour-de-la-tete-des-faux/>

Merci à Hayet BOUZID

LES PREMIERS COMBATS AUTOUR DE LA TÊTE DES FAUX

source : document pdf : <http://cse-hindisheim.info/downloads/Faux.pdf>

gestionnaire du site introuvable

nous espérons sa clémence au cas où notre emprunt poserait problème

Durant les premiers mois du conflit, surtout en août et en septembre, le mouvement prédomine et les troupes se déplacent sur les massifs, dans les vallées. La Tête des Faux est au départ une cime parmi d'autres mais sa situation dominante le col du Bonhomme sur lequel se focalisent les adversaires, révèle rapidement son importance.

Le 8 août le général Dubail, ordonne au 21^e C.A. de s'emparer des cols de Ste-Marie-aux-Mines et du Bonhomme. L'opération doit être réalisée par des éléments de la 43^e D.I. Le général Pillot, commandant de la 85^e brigade est chargé de l'attaque du col de Bonhomme. Il dispose du 158^e R.I., d'un groupe du 12^e R.A. et d'un escadron du 4^e régiment de chasseurs à cheval. Ces troupes débouchent de Fraize le 9 à 11 heures, prennent le col et s'y retranchent, faisant face à la 39^e I.D. Le village du Bonhomme ne peut être occupé par les Français qui subissent des tirs violents de l'artillerie lourde allemande.

Le 13 août, le 14^e C.A. (27^e et 28^e D.I.) tente de déboucher des cols de Sainte-Marie et du Bonhomme pour préparer ses bases de départ en vue d'une offensive générale prévue à partir du 14 par le général Dubail. Celle-ci programme une poussée du 21^e C.A. dans la vallée de la Bruche et une progression du 14^e C.A. en direction d'un côté de Villé-Barr et de l'autre de Lapoutroie puis de Kaysersberg. L'instruction particulière n°5 de la 1^{er} armée au 14^e C.A.

prescrit : « Il faut que vous réussissiez à rendre inviolable le massif des Vosges entre le Champ du Feu et la région de Louschbach ».

Au col du Bonhomme, le groupement du général Sorbets est constitué de deux bataillons du 75e R.I., du 7e B.C.A. et un groupe d'artillerie.

Ces unités progressent en direction de la Tête des Faux et de la cote 933, au nord du village du Bonhomme.

Elles rencontrent des ouvrages semi-permanents allemands devant lesquels ont été préparées des fougasses.

Le 28, les 1re et 2e b. gem. L.Br., la 51e gem. L.Br. du generalmajor von Frech et l'Abteilung du generalleutnant von Ferling avancent en direction des vallées de la Fecht et de la Weiss.

Le b. L.I.R. 3 combat entre Bennwihr et Ingersheim alors que le b. L.I.R. 12 est en arrière le long de la Weiss. Le général Bataille est obligé de replier ses troupes sur une ligne Lapoutroie-Giragoutte-Wihr au Val-Soultzbach. Le 28 au soir, le 12e groupe alpin occupe Lapoutroie et le 28e Orbey.

Le 1 septembre les troupes allemandes reprennent leur assaut sur une ligne Lapoutroie-Wihr au Val par les vallées de la Fecht et de la Weiss, et par la crête Trois Epis-Hohnack qui sépare ces vallées. Les troupes du general major von Frech progressent dans la vallée de Munster en direction de la Schlucht tandis que les 1re et 2e b. gem. L.Br. placées sous le commandement du generalmajor Eichhorn, chef de la 1re brigade, avancent vers Orbey et Lapoutroie en direction du col du Bonhomme et du lac Blanc.

Deux Cies du 28e B.C.A. occupaient Hachimette et Lapoutroie.

Elles se replient en combattant à Orbey et au Remomont face à des avantpostes du b. L.I.R. 3, alors que l'essentiel du bataillon recule sur le col du Wettstein. Le III./L.I.R. 12 entre à Hachimette (Eschelmer). Deux Cies du 30e B.C.A. sont envoyées du Bonhomme sur Lapoutroie en soutien du 28e et stoppent la progression allemande vers l'ouest. Le 3, des éléments avancés de la 2e b. gem. L.Br. sont chargés de progresser en direction du Lac Blanc.

La 6e L.D. a donné l'ordre de suivre le repli ennemi avec pour intention de passer la frontière vers l'hôtel du Lac Blanc.

Les Français occupent encore le fond de vallée jusqu'à l'ouest d'Orbey et de Tannach.

Les troupes bavaroises se déploient sur les hauteurs sud-est de ces villages. L'Abteilung von Ferling est en place entre Lapoutroie et Fréland. Le 5, le b. L.I.R. 3 et le II./L.I.R. 12 s'établissent vers le Grand Faudé. Le I./L.I.R. 12 prend pied sur les pentes sud est de la Tête des Faux et repousse dans la soirée une contre-attaque des chasseurs alpins du 28e, déclenchée depuis la forêt des Immerlins. Le même jour le b. L.I.R.1, appuyé par plusieurs unités de l'Abteilung von Ferling, entre sans combats dans le village du Bonhomme. Des tirs d'artillerie sont dirigés sur le sommet de la Tête des Faux. Le 6 septembre, les b. L.I.R. 1 et 12 renforcés par des unités d'artillerie (b. Ldst.Batt. 1 et 1/2. L.Fssa.B. 20), de cavalerie (b. L.Esk. 1) et de pionniers (b. Ldst.Pi.K. 1) reçoivent pour mission de s'emparer avec les troupes de l'Abteilung von Ferling, du col du Bonhomme. Le 1/2 Lfssa.B. 20 prend position, entre Lapoutroie et le Bonhomme, vers l'auberge du Coq Hardi. La b. Ldst.Batt.1 accompagnée du b. Ldst.Pi.K. 1 grimpent sur le petit promontoire rocheux surplombant au nord le village du Bonhomme.

Ils sont rapidement rejoints par un détachement du 1. E./Fda.R. 13. Des tirs précis de l'artillerie française désorganisent la progression allemande.

Pour enlever le col du Bonhomme, l'état-major allemand souhaite d'abord s'emparer de deux sommets qui contrôlent le col : le Rossberg et la Tête des Faux.

Le 7, un groupement spécial, formé des 28e et 30e B.C.A et dirigé par le lieutenant-colonel Brissaud, est affecté à la défense du col du Bonhomme.

Il prend le nom de « groupe du Bonhomme ».

Le même jour l'artillerie allemande tire sur le Rossberg.

Vers midi des éléments du R.J.R. 60, du L.I.R. 1 et 12 partent à l'assaut du sommet mais se voient rapidement stoppés. De leur côté les unités chargées de prendre la Tête des Faux (I et II./L.I.R. 12 ; II./L.I.R. 1 ; et un détachement du b. Ldst.Pi.K. 1) se sont regroupées dès le matin vers les Mérelles. Le II./L.I.R. 3 qui occupait le Grand-Faudé, monte à l'Étang du Devin et avance jusqu'à la Roche du Corbeau. Des batteries lourdes (1/2. L.Fssa.B. 20 et 4./R.Fssa.R. 14) installées au Calblin et au Coq Hardi pilonnent le sommet de la Tête des Faux. Le b. Ldst.Batt. 2 et le b. Ldst.PI.K. 2 sont en attente à l'est de Tannach.

A cette date le secteur de la Tête des Faux est tenu par un petit détachement qui stationne au lac Blanc. Placé sous les ordres du capitaine Regnault (28e B.C.A.) il est composé d'une Cie du 28e B.C.A., de la section de mitrailleuses du même bataillon, et de trois Cies du 256e R.I. Dans l'après-midi, le I./L.I.R. 12 s'installe à la Roche du Corbeau.

Une compagnie du b. L.I.R. 1, vraisemblablement la 1re, monte jusqu'au sommet de la Tête des Faux d'où les Alpains se sont retirés. Dès lors, le front se situe sur une ligne : col de Sainte-Marie-Le Bonhomme-Tête des Faux-Orbey-Grand Honack Les troupes bavaroises installent un observatoire au sommet de la Tête des Faux, leur permettant de guider avec précision les tirs d'artillerie. Le 8, les batteries allemandes bombardent ainsi violemment le Rossberg et le col du Bonhomme.

Le général Bataille voulant se rendre compte sur place de la situation est tué par une salve d'artillerie à la ferme-auberge du col du Bonhomme avec six de ses officiers. Une stèle commémorative, actuellement encore en place, est inaugurée en 1915. Le lieutenant-colonel Gratier, blessé, est remplacé à la tête du groupe alpin par le lieutenant-colonel Brissaud.

Le 10, le general major Eichhorn donne l'ordre aux 1re et 2e b. gem. L.Br. de tenir le secteur allant des hauteurs nord du Bonhomme au Grand-Honack. Sur ce front de plus de 15 km la mission des deux Brigades, après une série d'attaques difficiles, devient défensive. Un important travail de fortification débute malgré des conditions climatiques éprouvantes (froid, vent, pluie). On signale quelques tirs sur la Roche du Corbeau.

Le 11 septembre le 9e Hussard, avant-garde du 14e C.A. entre dans la Croix-aux-Mines, St-Dié et avance jusqu'à Provenchère.

Le 14eme corps de réserve allemand s'est en effet replié sur Robache, Ban de Sapt et Saales. Le même jour, le lieutenant-colonel Brissaud-Desmaillet apprenant cette retraite allemande, envoie des patrouilles de reconnaissance vers les Bagenelles, le Pré-de-Raves et Le Bonhomme.

Le capitaine Regnault avec une Cie du 28e B.C.A., une Cie du 12e chasseurs, une section de mitrailleuses et une section d'artillerie de montagne est chargé de progresser vers la Tête des Faux et la côte de Grimaude. Ce détachement progresse jusqu'aux fermes du Surcenord, sur les pentes sud de la côte de Grimaude et fait face au II./L.I.R. 1 en faction à la Roche du Corbeau.

Les Allemands occupent tous les objectifs désignés.

Le 12, ces reconnaissances se muent en attaques mais seul le Pré-de-Raves parvient à être pris avec le soutien de la 41e D.I. qui occupe le Grand-Rein.

Le détachement Regnault subissant des tirs violents de l'artillerie lourde allemande (notamment depuis le Calblin) est obligé de se replier sur ses positions du lac Blanc. Une nouvelle tentative sur la Tête des Faux, infructueuse, est effectuée le 14. Il s'agit de la dernière offensive importante avant celle du 2 décembre.

L'état-major français décide de prendre progressivement du terrain dans ce secteur pour contraindre les Allemands à reculer sur leur ligne principale d'où ils seraient ensuite délogés par une puissante offensive. Le 14, la b.Ldst.Batt. 1 en position au nord est de l'Étang du Devin, tire vers le Rossberg alors que la 2./L.Fssa.B. 20 vise le col du Bonhomme depuis le Coq Hardi.

Le 16 septembre, la Tête des Faux et la côte de Grimaude sont prises sous un feu nourri de l'artillerie française installée à la Tête des Immerlins. Un tir détruit la totalité du poste de commandement d'un bataillon bavarois.

Du côté français, le 215e R.I. et les 12e, 30e et 52e B.C.A. renforcent leurs positions.

Les Allemands déplorent de nombreux cas de typhus qui dégénèrent en épidémie, ce qui ne les empêche pas d'intensifier leurs actions de patrouilles ni d'aménager le sommet. Le 31 octobre le général en chef Joffre envoie au général Dubail une note concernant une offensive devant avoir lieu mi-novembre. L'objectif de l'opération est la conquête de terrain face à Colmar et Sélestat afin de permettre le débouché de forces devant attaquer à partir de Belfort. Le plan d'attaque sera finalement limité à la prise des hauteurs qui commandent les débouchés des cols du Bonhomme et de Louschbach : c'est à dire la Tête des Faux et la côte de Grimaude.



La tête des Faux après les combats

L'opération des 2 et 3 décembre 1914

Le 2 décembre l'instruction N°55 du général de division Guerrier prescrit à la 132e Brigade du général Sarrade (66e D.I. / 34e corps) d'occuper la Tête des Faux et la côte de Grimaude. La 132e Brigade, dont le recrutement provient essentiellement des régions d'Albi, de Perpignan et de Castelnaudary, est alors divisée en deux groupements : celui de Laveline et celui de Plainfaing.

Le premier, dirigé par le lieutenant-colonel Salavagnac, comprend le 253e R.I., **le 13e B.C.A. et une batterie de montagne.**

Le second mené par le lieutenant-colonel Brissaud-Desmaillet compte les 28e et 30e B.C.A., le 215e R.I. et quatre batteries alpines.

Le 343e R.I. constitue la réserve générale. C'est le groupement de Plainfaing qui est chargé de prendre la Tête des Faux.

La Tête des Faux est occupée par le b. L.I.R. 3 de l'oberst a. D. Hans Jordan .

Ce régiment bavarois, constitué à Augsburg et Lindau, appartient avec le b. L.I.R. 12, mobilisé à Ulm, (oberstleutnant. Frhr. v. Boutteville) à la 2e gemischte Landwehr-Brigade du

generalleutnant v. Lachemair. Cette brigade dépend de la 6e bay. Landwehr Division du generalmajor Sontag.

Le 2 Décembre, au 215 R.I., quatre groupes de combat sont constitués ; Cdt Duchesne, Cpt Boquel, Cdt Bareilles et Cpt Argence.

A 2 heures du matin, dans un brouillard glacial, le groupe Regnault quitte Plainfaing et monte, par des sentiers rocailleux, en direction des Hautes Chaumes. Au lever du jour il fait une pose près de la ferme du Reichberg.

La Tête des Faux est alors plongée dans un épais brouillard.

A 8h le groupe Bareilles se porte dans la direction d'Orbey.

Le contact avec les avant-postes ennemis est rapidement pris et ne donne lieu qu'à de simples engagements de patrouilles, très facilement celles du 215e atteignent leurs objectifs.

A 10h30, le groupe Duchesne qui est parti de la cote 1118 du bois des Immerlins, part à l'assaut de la Petite Tête des Faux.

Rapidement il prend pied sur ce sommet, puis progresse sur les pentes sud de la côte de Grimaude en direction du nord-est, mais il est arrêté et obligé de se déployer.

Le commandant Duchesne blessé conserve son commandement.

Dès 10h30 le groupe Regnault a entamé, à couvert sous les bois, une marche d'approche vers le nord en longeant les pentes ouest du massif. A 11h30 il dépasse les pentes nord et fait face à l'est pour se porter sur son objectif. Renforcée par la section de mitrailleuses du 28e, la compagnie Touchon (la 6e) poursuit sa marche vers le nord. L'artillerie française au Rossberg et au Pré des Raves est en alerte.

Vers 11 heures, quelques coups de 65 de montagne écorchant à peine les rochers du sommet, alertent la garnison allemande.

Les autres compagnies du groupe Regnault, précédées de sapeurs du génie, montent en direction de la Tête des Faux.

Les branches des sapins et d'épais réseaux de fils de fer installés entre les arbres, entravent la progression qui se fait à la serpe et à la cisaille.

L'ennemi abrité derrière de gros rochers abat à coup sûr les cisailleurs, mais les Alpains finissent par passer. Sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, partant à la fois du sommet et de la Verse, les Chasseurs avancent en se faufilant derrière les rochers et en rampant dans les futaies.

Les lieutenants Escodeca et de Pouydraguin sont blessés. Un engagement à la baïonnette contraint l'ennemi à se retirer du sommet. Les Chasseurs poursuivent les Bavares vers l'est sur 150 m mais se heurtent à une forte organisation défensive à contre-pente, solidement occupée et protégée par un réseau de barbelés très profond. Les Alpains arrêtent leur assaut, déroulent des barbelés, et tentent de creuser des tranchées pour se protéger. Ils repoussent à la baïonnette plusieurs contre-attaques bavaroises. Pour faire diversion le 52e B.C.A. occupe la hauteur 660 et le versant est du Noirmont.

La prise de la Tête des Faux, un mois après celle du Violu, assure aux Français la maîtrise finale des promontoires qui pouvaient menacer directement la région de St-Dié.



Quelque part dans les Vosges, combats à la grenade dans les tranchées

L'attaque de Noël

L'état-major allemand ne peut resté sur un échec. La Tête des Faux se voit classée à la brigade comme « secteur spécial » et un « Kommandeur » est nommé, le generalmajor v. Dinkelacker, commandant les réserves principales de l'armée.

Le 19 décembre, le 14^e bataillon de chasseurs du Mecklembourg (M.J.B. 14) arrive à Colmar. C'est cette unité, venant de l'extérieur (ne faisant pas partie de la 2^e Brigade de Landwehr) et spécialisée dans les opérations de montagne qui est chargée de reprendre le sommet de la Tête des Faux.

Le bataillon est en position le 22 décembre.

La veille de Noël, à 22 h 30, la compagnie cycliste du M.J.B. 14 (Radfahrer Kompanie), sous les ordres du capitaine Von Chappuis, lance l'offensive. Une neige profonde dissimule des boyaux de barbelés qui freinent la progression de l'unité. Les pionniers tentent de percer le réseau français mais le brouillard se lève.

Les Français sont alertés et un feu nourri s'abat sur les soldats allemands.

Les hommes restés debout se frayent un passage à travers les congères de neige et se jettent sur une coupole fortifiée française. Le capitaine Von Chappuis s'effondre, grièvement blessé, tandis que tous les officiers et sous-officiers tombent les uns après les autres... Les survivants, essentiellement des jeunes volontaires, dépassent la première ligne française et s'égarant dans un terrain inconnu inextricable.

Accueillis par des grenades et des bombes à ailettes, ils tombent les uns après les autres. La 2^e compagnie et la section de la Ire qui suivaient, tentent de se maintenir face à des fortins âprement défendus par les Français. Une cinquantaine d'Alpins sont littéralement ensevelis sous les corps des Jäger abattus à bout portant.

La 4^e compagnie, sur l'aile droite, reste bloquée en lisière de forêt et connaît des pertes sérieuses. Les hommes de cette compagnie couchés sur un terrain découvert dans un vent glacial et une température de -18 C° commencent à geler.

Durant ce temps, les éléments avancés vers le sommet subissent un feu issu de l'avant, de flanc et de l'arrière. Des tirs, provenant sur la droite d'une coupole repérée trop tardivement et sur la gauche d'un éperon rocheux situé à mi pente, occasionnent des pertes considérables parmi les Jäger. L'arrivée des renforts est arrêtée par un tir de barrage venu du Felseneck.

Le boyau qui devait relier les positions conquises au bastion n'a pas pu être terminé à cause du gel. Les Jäger pris dans les lignes ennemies commencent à manquer de munitions et de ravitaillement. Ils se voient acculés à l'anéantissement.

A 5 h 30, le général Dinkelacker donne l'ordre au bataillon de se replier sur ses anciennes positions et d'évacuer les blessés.

Le 14e Jäger, totalement épuisé, regagne ses abris.

Il est relevé en premières lignes par un bataillon du L.I.R. 121.

Évolution du secteur

Des deux côtés, les premiers mois de l'année 1915 sont marqués par des transformations organisationnelles. Le 30e B.C.A. intègre, au sein de la 3^e Brigade du colonel Brissaud-Desmaillet (14e, 52e, 62e B.C.A., et 229e R.I.), la 47e D.I. qui est créée le 16 janvier 1915 et placée sous le commandement du général Blazer. Cette nouvelle division regroupe de nombreux B.C.A. récemment arrivés sur le front des Vosges. Les compagnies du 30e sont disséminées entre les cols du Bonhomme et du Wettstein. En mars, le Q.G. de la 6e b. L.D. est installé à Kientzheim et le generalmajor Sontag est remplacé, à la tête de la division, par le general d. Kav. Ritter von Schmidt. Le III./L.I.R. 3 défile à Kaysersberg devant le roi de Bavière, Ludwig III. Auprès de l'état-major allemand, la Tête des Faux est désignée secteur (Abschnitt) 22, 22a pour les pentes nord et 22b pour les pentes sud. Chez les Français la Tête des Faux constitue l'extrémité nord du secteur des Lacs qui s'étend sur près de 5 kilomètres jusqu'aux Basses-Huttes.

Les actions militaires se poursuivent.

Début février 1915, le général Putz, en accord avec le général Blazer, décide, lors d'une rencontre à Plainfaing au Q.G. de la 3e Brigade de chasseurs, d'une nouvelle attaque sur la côte de Grimaude.

Mais d'importantes chutes de neige ajournent l'opération qui n'aura finalement pas lieu. A l'inverse, ce sont les Bavarois qui tentent, sans y parvenir, de reprendre le sommet lors d'un ultime assaut le 21 février 1915. Dans les mois suivants, les efforts allemands se portent avec insuccès sur d'autres points de la Tête des Faux, plus bas et plus au sud.

En avril, des éléments du L.I.R. 12 attaquent la ligne Beu-Creux d'Argent-Jeunes Champs.

En mai, des hommes du L.I.R. 3 appuyés par un Scharfschützenkommando du 14e Jäger, essayent à plusieurs reprises de déboucher vers la Haute Roche.

Alors que les Allemands « piétinent » dans les pentes sud de la Tête des Faux, on peut considérer que, dès le mois de mars 1915, les combats les plus importants se sont détournés vers le Hartmannswillerkopf, la Haute-Fecht et le Linge. Certaines unités de la 2e b. gem. L.Br. sont d'ailleurs envoyées, ponctuellement, en soutien dans les secteurs sensibles.

Ainsi en mars, le III./L.I.R. 3 participe, au sein de la 8e b. Res. Div., à la bataille du Reichsackerkopf. Fin juillet-début août, il est engagé au Linge.

En juin, le IIe Bat. du même régiment retrouve le 14e Jäger au Hilsenfirst.

Les attaques massives d'infanterie laissent place aux coups de mains, aux escarmouches entre patrouilles, aux duels d'artillerie et de grenades.

Même si la Tête des Faux est peu meurtrière et que les état-majors y ont opté pour une « défense active », elle demeure durant tout le conflit un point de friction.

Manifestement, sur cette montagne vosgienne le front va durer. Ainsi des deux côtés, mais de façon beaucoup plus active chez les Allemands, on s'attache à poursuivre les travaux d'aménagement et à renforcer ses défenses.

Le phénomène de « bunkérisation » s'amplifie et une guerre de siège se met en place.

Il devient de plus en plus difficile, voir impossible, d'entreprendre une grande offensive frontale dans un terrain rocheux et escarpé qui, dès le départ, ne s'y prête pas.

Ainsi on se contente de la prise de quelques tranchées ou d'un poste d'écoute, généralement perdus par la suite. Les troupes s'enterrent, se fixent et s'observent.

On guette une faiblesse ou une défaillance adverse. L'arrivée à la Tête des Faux, en septembre 1915, de télégraphistes allemands spécialisés dans les appareils d'écoute, est révélatrice. On espionne, en surface ou de façon souterraine, les conversations, les bruits, les travaux d'en face.

L'artillerie joue, elle aussi, un rôle croissant et la canonnade devient une habitude, presque un rituel. Les activités de patrouilles dans le no man's land, essentiellement nocturnes, restent intenses. Elles se poursuivront jusqu'à la fin du conflit.

Il faut souligner que, jusqu'à l'armistice, les actions qui animent le secteur sont davantage à l'initiative des troupes allemandes. Les exemples, relatés dans les historiques des unités, sont assez nombreux.

On peut supposer que les Bavarois ont une bonne connaissance du terrain et de ses pièges, qui provient de leur installation durable sur le massif.

En effet, ce sont essentiellement les b. L.I.R. 3 et 12 qui vont tenir le front de la Tête des Faux jusqu'à la fin de la guerre. Leurs bataillons se relayeront toutes les six semaines alors que les autres unités, à l'instar durant huit jours début 1915, de deux bataillons du b. Res. Rgts. Nr 22 (8e b. Res.Div., Frh von Stein), ne feront que passer.

De janvier à juillet 1915, le 14e B.C.A. est en position à la Tête des Faux.

Durant l'été, au sein de la 3e brigade, il renforce l'offensive de la 129^e D.I. sur le Linge-Barrenkopf.

A ses côtés, le 30e B.C.A s'illustre dans l'attaque des carrières du Schratz, retrouvant face à lui le IIIe bataillon du b.L.I.R.3 et le M.J.B.14.

En novembre, le 30e retourne à la Tête des Faux où l'on assiste, jusqu'en 1918, à un roulement important des unités : Territoriaux (37e, 43e, 48e, 59e, 79e, 80e R.I.T.) ; Régiments d'infanterie (229e, 297e, 355e R.I.) ; Bataillons alpins (11e, 22e, 23e, 52e, **53e**, 54e, 62e, 63e), séjournent et se succèdent dans le secteur. Souvent ces troupes arrivent après des engagements difficiles sur d'autres fronts vosgiens.

Les positions allemandes

De nombreux endroits du massif sont aménagés mais le versant est du sommet de la Tête des Faux concentre, sur une dénivellation d'environ 300 mètres, un nombre impressionnant d'ouvrages.

Le secteur allemand est de loin le plus intéressant, notamment en ce qui concerne les techniques de construction employées et l'importance des vestiges encore visibles.

Les positions allemandes forment une forteresse défensive accrochée à la contre-pente et réalisée sur 4 ans.

Dès la mi-septembre 1914 dans le froid, le vent et la pluie des abris sont construits. A partir du 2 décembre un chantier de construction presque permanent se met en place. Il s'intensifie avec la fin des combats de l'automne-hiver 1914-1915, et la mise en service du téléphérique à partir d'avril 1915.

Les troupes bavaroises n'occupent plus qu'une infime partie du plateau sommitale de la Tête des Faux. Des travaux titanesques sont entrepris pour permettre aux Jägers de tenir leurs positions face aux Français.

Le rôle de ces fortifications est d'assurer la sauvegarde des soldats pour diminuer les pertes et suppléer ainsi la faiblesse des effectifs, et de réduire la fatigue des troupes en leur donnant un maximum d'aise compatible avec la vie dans les tranchées.

Cet effort de construction et de renforcement des défenses concerne, plus largement, l'ensemble du front des Vosges.

Il a pour objectif d'économiser le « Menschenmaterial », car le besoin d'hommes, surtout d'hommes jeunes, est urgent sur d'autres fronts.

La « forteresse » de la Tête des Faux s'impose rapidement comme l'un des verrous majeurs du dispositif de défense du Centre-Alsace. Perdre le massif, c'est être menacé dans l'ensemble de la vallée de Kaysersberg.

C'est risquer une manœuvre française de débordement sur le Linge ou sur Ste-Marie-aux-Mines.

La construction d'ouvrages nombreux et variés, parfois très complexes comme le Bastion ou les grands abris souterrains, est entreprise dans des conditions difficiles pour « bloquer » ce secteur du front et éventuellement reprendre le sommet. Des unités du génie, comme le 26^e bataillon de pionniers bavarois, participent à ces travaux.

Le perfectionnement du complexe de la Tête des Faux, véritable muraille de roche et de béton, était et demeure tout à fait remarquable.

La visite, à l'automne 1915, du generalinspekteur der Pionier Erz. von Claer du A.D.K. n'est donc pas surprenante. Vu l'importance tactique de la Tête des Faux, le commandement allemand décide de construire une liaison téléphérique Lapoutroie-Bastion servant au transport des soldats, du ravitaillement et du matériel.

Le 8 avril 1915 le tracé est décidé.

Le chantier est réalisé en trois étapes correspondant aux trois tronçons de la ligne.

Le premier tronçon est réalisé en un temps record du 18 au 28 avril 1915 par deux unités spécialisées : la Festungseisenbahnbaukompanie Nr. 7 de l'oberleutnant Poltz et l'Armierungskompanie Stockach.

Il part de la place du marché de Lapoutroie pour arriver à la cote 1000. Une gare de départ, bétonnée est construite devant l'église du village.

Elle sera détruite après la guerre. Il s'agissait d'un téléphérique à traction électrique en courant continu. Les rares photos d'époque nous montrent des pylônes en bois, numérotés, avec une armature métallique. Le transport s'effectuait dans des nacelles individuelles et des bennes pour le matériel.

Cette réalisation est assez comparable à celle de l'Eberhardtbahn, téléphérique construit lui aussi en 1915, qui partaient du Petit-Rombach pour aboutir à la Chaume de Lusse.

Le second tronçon, un mini-téléphérique partant depuis la cote 1000 d'une gare de transfert, rejoignait la gare du Corbeau.

Cette station intermédiaire, où s'effectuait un triage, se situe au-dessus des Mérelles sur le chemin allant de l'Étang du Devin au Surcenord.

Les rampes de chargement et la salle des machines sont encore visibles.

C'est par ce second tronçon, doublé d'une voie serpentine, que transitait la majeure partie du ravitaillement et des matériaux, comme le ciment, destinés aux premières lignes du Rabenbühl et du triangle défensif.

Le matériel restant, avant d'être stocké, était transporté sur une voie étroite à wagonnets qui longeait les arrières. Cette petite ligne transversale de type 3 (Bauart 3), c'est à dire montée avec des rails légers et sans traverse, était semblable à l'Eugenbahn qui suivait les positions allemandes du Violu.

Le troisième et dernier tronçon reliait la gare du Corbeau à une petite gare d'arrivée « Endstation Buchenkopf », qui se trouve à une centaine de mètres en contrebas du sommet et dont la grande roue métallique, tirant les wagonnets, est toujours en place.

Pour ce dernier tronçon l'installation d'un funiculaire souterrain (Rollbahn), toujours à traction électrique, apparaissait indispensable. En effet, le collet séparant la gare du Corbeau des positions du triangle les plus proches était visible par les Français depuis le sommet et même, après la disparition de tous les arbres, depuis le Rossberg.

Un tunnel ferroviaire souterrain (Rollbahntunnel) de près de 500 mètres de long a donc été construit. Il s'agissait plus précisément d'une profonde tranchée bétonnée, couverte de rails, de tôles, de bois et de terre. La voie, de type 1 (Bauart 1), était constituée d'éléments en rails de 5 mètres avec des traverses métalliques soudées.

En parallèle, il existait une galerie piétonnière (Fussgängertunnel), une « coursive » qui devait permettre des déplacements rapides et discrets entre le Rabenbühl et la forteresse. Cette dernière ligne est entrée en fonction le 28 décembre 1915.

Elle a permis de « perfusionner » les positions du triangle défensif et d'assurer ainsi le maintien définitif des troupes allemandes en contre-bas du sommet.

La présence de multiples voies de communications vers les arrières est une des caractéristiques essentielles du système défensif allemand. L'Étang du Devin servait, comme souvent dans les endroits proches des premières lignes mais relativement protégés, de base logistique rapprochée comprenant notamment : une forge et une unité de production de courant électrique ; un hôpital et un poste de commandement souterrains ; une station de pompage qui captait plusieurs sources situées au fond de l'étang et permettait d'approvisionner en eau l'ensemble des positions du triangle défensif ; tous les ateliers nécessaires à l'entretien des troupes et du matériel ; un abri réservé au matériel d'écoute ; une cuisine ; des dépôts de tous genres ; deux cimetières ; un terrain d'exercice.

Les positions françaises

Des travaux sont effectués dès l'automne 1914, mais les ouvrages sont difficiles à creuser en raison de la dureté du sol rocheux. En hiver, le gel rend la tâche encore plus ardue. Une bonne partie du couvert est donc réalisé en relief, avec des boucliers Azibert et des sacs de terre. Le plateau sommital (courbes de niveau au dessus de 1200 m) est, depuis le 2 décembre 1914, presque entièrement aux mains des 28e et 30e B.C.A.

Les troupes françaises dominent les positions allemandes. Suivant une doctrine offensive adoptée par l'état-major, l'occupation de la Tête des Faux ne peut être que provisoire. Il s'agit donc, assez paradoxalement, d'établir un complexe défensif à la fois solide mais temporaire pour ne pas fixer définitivement le front. Il faut utiliser le moins de matériel possible tout en protégeant les hommes de manière efficace.

Durant les premiers mois de 1915, dans le froid et la neige, les Alpains du 14e creusent des tranchées, construisent des abris et établissent des défenses accessoires.

A partir du printemps, incontestablement la priorité est donnée à d'autres secteurs et le front de la Tête des Faux devient par la force des choses défensif.

Les Français s'emploient donc à poursuivre les travaux de consolidation et de fortification. L'historique du 23e B.C.A. nous apprend qu'en novembre, après plus d'un mois d'efforts, les positions jusque-là inachevées sont organisées.

BATAILLE DU HARTMANNSWILLERKOPF

http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_du_Hartmannswillerkopf

Bataille du Hartmannswillerkopf



Soldat allemand
près du Hartmannswillerkopf

Informations générales

Date	de janvier à décembre 1915
Lieu	Hartmannswillerkopf, France
Issue	Peu concluant

Belligérants

 France	 Empire allemand
--	---

Commandants

 Louis Ernest de Maud'huy	
--	--

Forces en présence

3^e armée française 66^e division d'infanterie	
---	--

Pertes

15,000 morts ou blessés	15,000 morts ou blessés
--------------------------------	--------------------------------

La **bataille du Hartmannswillerkopf** est une bataille de la Première Guerre mondiale. Elle a lieu du 19 janvier au 22 décembre 1915 sur le Hartmannswillerkopf, une montagne des Vosges (956 mètres d'altitude) située dans le département du Haut-Rhin, en Alsace, région aujourd'hui française mais allemande au début de la guerre.

Cette bataille se déroule sur un front secondaire de la « Grande Guerre » mais la violence des combats et la rigueur du climat des hautes-Vosges l'ont rendue aussi terrifiante que celles plus célèbres de la **Marne**, de la **Meuse** ou de la **Somme**.

Ainsi ce conflit a donné à la montagne du Hartmannswillerkopf le surnom de « Vieil-Armand » et les abréviations usuelles de « HWK » ou « HK », mais on l'a également appelé « la mangeuse d'hommes »...

CONTEXTE

Au tout début de la **Première Guerre mondiale**, le plan français prévoit une offensive par le sud de l'Alsace.

Les troupes françaises obtiennent alors de rapides succès et parviennent même à conquérir Mulhouse par deux fois, dès le 8 août et le 19 août 1914.

Après les défaites en Lorraine, les Français se replient et abandonnent définitivement Mulhouse le 25 août 1914. Le front en Alsace se stabilise ensuite pour le restant de la guerre sur une ligne Pfetterhouse - Altkirch - Thann - Hartmannswillerkopf - Munster - Col du Linge - Col du Bonhomme.

À partir du mois décembre 1914, l'armée française commence à s'intéresser au Hartmannswillerkopf qui, par sa position avancée dans la plaine d'Alsace et sa situation sur la ligne de front, constitue un excellent observatoire à partir duquel on peut aisément surveiller la plaine de Cernay à Rouffach en passant par Mulhouse.

DESCRIPTION DU CHAMP DE BATAILLE

La bataille se déroule dans les derniers contreforts du sud des Vosges. On trouve d'Ouest en Est, le sommet du Molkenrain d'altitude 1125 mètres occupé par les Français à partir du 22 décembre 1914, puis le col de Silberloch et enfin le massif de l'Hartmannswillerkopf.

Ce dernier débouche sur la plaine d'Alsace par plusieurs avancées, on trouve du Nord au Sud, une première avancée appelée « cuisse gauche », puis la « cuisse droite » ou « Aussichtfelsen » (rocher panorama) et le « Rehfelsen ».

Ces trois avancées se rejoignent sur l'Hartmannswillerkopf haut de 956 mètres.

Plus au Sud se trouve le sommet de l'Hirtzstein qui fera l'objet de nombreux combats au cours de cette bataille.

DEROULEMENT DE LA BATAILLE

PREMIERS COMBATS

Le **18 décembre 1914** des patrouilles allemandes du *Landwehr Infanterie Regiment 123 (Ldw. Inf. Rgt. 123)*, une unité de réserve, effectuent des reconnaissances dans les forêts autour du Hartmannswillerkopf et signalent l'absence d'ennemis mais le **21 décembre 1914** une patrouille du 69^e régiment d'infanterie allemand (*Inf. Rgt.*) tombe sur des Français. Des tirs sont échangés et trois Allemands sont blessés.

Le jour de Noël, les chasseurs alpins du **28^e BCA (Bataillon de Chasseurs Alpains)** occupent le plateau du « Silberloch » et installent un poste avancé occupé par trente hommes à l'ouest du sommet. Il s'agit là de la première position permanente sur le Hartmannswillerkopf.

Le **28 décembre** le *Ldw. Inf. Rgt. 123* commence à installer un poste d'observation occupé par quarante hommes à l'est du sommet tout en ignorant la présence des Français à proximité.

Le **30 décembre**, une patrouille de reconnaissance allemande se dirige vers l'ouest et essuie des tirs français. Le poste d'observation allemand est ensuite attaqué à son tour. Les allemands envoient une nouvelle patrouille en reconnaissance et un des soldats qui la compose, le *Wehrmann Maximilian Ott* de la 8^e compagnie du *Ldw. Inf. Rgt. 123*, est tué. Il est la première victime allemande du Hartmannswillerkopf ; des milliers d'autres soldats vont connaître le même sort durant les mois qui suivent.

Le 4 janvier 1915, la 8^e compagnie du *Ldw. Inf. Rgt. 123* et des éléments du *Landsturmbataillon Heidelberg* tentent de prendre en tenaille le poste occupé par les chasseurs alpins mais ils échouent car des renforts français arrivent depuis le *Silberloch*.

Le 9 janvier, l'artillerie allemande intervient pour la première fois à 10 h 40 pour préparer un nouvel assaut et, à 13 h 30, le *Ldw. Inf. Rgt. 123* attaque la position française mais toujours sans succès. En effet, les tireurs français embusqués dans les arbres (surnommés *Baumaffen*, soit « singes arboricoles », par les Allemands) font subir de lourdes pertes aux Allemands. Ceux-ci comptent 34 tués et 81 blessés ce jour-là et, suite à ce nouvel échec, ils font appel à des unités d'active plus aguerries pour conquérir le sommet.

Le 19 janvier, le 1. *Rheinische Inf. Rgt. Nr. 25* conquiert le *Hirtzenstein*, un promontoire rocheux situé à 570 m d'altitude, en contrebas du versant sud du *Hartmannswillerkopf*, et considéré comme étant une position essentielle à occuper pour permettre la prise du sommet. 42 chasseurs alpins du 28^e BCA sont faits prisonniers et les allemands tentent un nouvel assaut pour prendre le sommet. Diverses unités prennent part à cette attaque, dont des éléments des *Ldw. Inf. Rgt. 119* et *123*, le bataillon de chasseurs du 14. *Großherzoglich-Mecklenburgische Jägerbataillon* et des *Uhlans* de la 42^e brigade de cavalerie (ces derniers étaient en fait des cavaliers mais ils ont été employés ici comme des fantassins). La position de la 1^{re} compagnie du 28^e BCA, aux ordres du lieutenant Canavy, est assiégée mais les Allemands ne parviennent pas à la prendre malgré des assauts répétés. Des éléments des 13^e et 27^e BCA se portent au secours de leurs camarades isolés mais ils ne réussissent pas à les délivrer. Le commandant Barrié, à la tête du 13^e BCA, est tué durant ces combats. Les Allemands jettent alors de nouvelles unités dans la bataille, des éléments du *Inf. Rgt. Nr. 84* ("von Manstein"), le 1. *Thüringische Inf. Rgt. 31* et les 89. *Schweriner Grenadiere*.

Le 21 janvier les Français tentent une nouvelle fois de briser l'encerclement de leur position avancée par des attaques massives des 18^e, 27^e et 53^e BCA. Les deux camps subissent de lourdes pertes mais les Allemands obtiennent l'avantage grâce à l'intervention inattendue d'un *Minenwerfer* (mortier) moyen. Cette arme, que les Allemands sont parvenus à hisser sur le haut de la montagne en la faisant gravir des pentes raides et verglacées, tire près de vingt obus de 50 kg sur la position française. Le 22 janvier le bombardement redouble et l'abri du lieutenant est touché. Les Français cèdent alors et les survivants se rendent. Les Allemands font honneur aux courageux vaincus et c'est « l'arme à l'épaule » que ceux-ci défilent dans les rues de Mulhouse en se rendant en captivité¹.

Le sommet est alors aux mains des Allemands mais les deux camps comptent plus de mille morts et ce n'est que le début, la bataille pour le « HWK » n'a fait que commencer. Dès lors, les deux parties consolident leurs positions respectives. Des abris sont taillés dans la roche, des dépôts de munitions et des postes de secours sont érigés. Français et Allemands construisent aussi des routes d'accès au champ de bataille ; ces derniers ont même construit deux téléphériques pour faciliter le ravitaillement des premières lignes. Rien que du côté allemand, plus de mille ouvriers participent aux travaux de construction et plus de 170 ânes et mulets sont utilisés pour transporter les charges lourdes. Ceci démontre la grande importance qui était alors accordée au *Hartmannswillerkopf*.

ATTAQUES FRANÇAISES DU PRINTEMPS 1915

Le 27 février, après une préparation d'artillerie soutenue, les 7^e, 13^e et 53^e BCA attaquent les positions allemandes mais ils sont repoussés par le *Rheinische Inf. Rgt. 161*, des éléments du *Landsturmbataillon Mannheim* et du 2. *Schwadron Ulanen 11*.

Le 5 mars, après de nouveaux tirs de préparation d'artillerie sur le secteur *Jägertanne* tenu par la 3^e compagnie du *Inf. Rgt. 161*, le 13^e BCA conquiert la position allemande et anéantit ses

occupants. Des contre-attaques menées par d'autres compagnies du *Inf. Rgt. 161* ainsi que du *Inf. Rgt. 25* échouent. 200 tués, blessés et disparus sont comptabilisés dans le camp allemand.

Le 7 mars une nouvelle tentative de reconquérir la position *Jägertanne* échoue. Durant les jours suivants, le 13^e BCA, épuisé, est relevé par le 152^e régiment d'infanterie (RI).



Le rocher fortifié *Unterer Rehfelsen* en 2008

Le 23 mars, après une préparation d'artillerie d'une durée de quatre heures effectués par 57 pièces, le 152^e RI conquiert le col entre le *Molkenrain* et le *Hartmannswillerkopf* et arrive jusqu'à 150 m du sommet. Les *Inf. Rgt. 25* et *Res. Inf. Rgt. 75* contre-attaquent plusieurs fois ce même jour ainsi que les jours suivants mais toujours sans aboutir.

Les Allemands se doutent également que les Français ne se contenteront pas de ce succès partiel et ils ont bien raison... En effet, dès le 26 mars, après une nouvelle préparation d'artillerie d'une durée de trois heures et demie, le 152^e RI, renforcé par des éléments des 7^e, 13^e, 15^e, 27^e, 28^e et 53^e BCA, attaque en direction du sommet et anéantit les restes du *Inf. Rgt. 25*.

Les Français prennent ensuite également le rocher « Panorama » (ou *Aussichtsfelsen* ou « rocher Hellé ») et progressent vers le nord jusqu'au *Bischofshut* et jusqu'au dernier virage de la route d'acheminement allemande (*Serpentinenstrasse*). Les positions fortifiées du *Rehfelsen* supérieur et moyen, en contrebas du rocher « Panorama », sont également conquis par les assaillants français. Le restant des défenseurs allemands, des éléments du *Landw. Inf. Rgt. 15*, du *Res. Inf. Rgt. 75*, du *Inf. Rgt. 25* et des *Ulanen 11* et *Ulanen 15* s'accrochent aux pentes à l'est de la montagne et parviennent à tenir la position fortifiée du *Rehfelsen* inférieur (*Unterer Rehfelsen*).

Le succès remporté par les Français ce jour-là leur permet à présent de surveiller la plaine à l'est du « HWK » jusqu'à la zone située autour de *Cernay* et de prendre sous le feu de leur artillerie les infrastructures stratégiques essentielles pour les Allemands que sont la ligne de chemin de fer Mulhouse-Colmar et les routes qui mènent au champ de bataille. Il est donc d'importance primordiale pour les Allemands de regagner les territoires perdus mais, dans un premier temps, ils se concentrent sur la mission de stopper la progression française car, si ces

derniers parviennent à occuper la totalité de la montagne, une reconquête deviendra impossible. Pour arriver à leurs fins, les Allemands doivent d'abord remplacer le restant de leurs troupes complètement épuisées par des unités fraîches.

Le 27 mars, deux nouveaux bataillons allemands gagnent le front : le *II. Ldw. Inf. Rgt. 40* et le *II. Ldw. Inf. Rgt. 126*. Le *Inf. Rgt. 25*, qui ne compte plus qu'une infime partie de ses effectifs théoriques, est retiré du front. Mais, conséquence de leur progression rapide, les Français doivent déplacer une grande partie de leur artillerie vers l'avant à travers les pentes enneigées, ce qui donne du répit aux Allemands qui en profitent pour s'enterrer dans le sol gelé du versant est du Hartmannswillerkopf.

Le 4 avril, le détachement d'armée des Vosges devient la VII^e armée française commandée par le général Maud'Huy².

Le 6 avril les Français tentent de prendre la position fortifiée du *Rehfelden* inférieur et de percer les lignes allemandes entre cet endroit et le sommet du « HWK » mais la tentative échoue de peu. De leur côté, les Allemands reçoivent des renforts qui arrivent des Flandres et de Champagne : le *Garde Jäger Bataillon* et le *Garde Schützen Bataillon*. Les jours suivants, de violents combats très coûteux en vies humaines éclatent régulièrement en divers secteurs du Hartmannswillerkopf tandis que les Allemands préparent leur contre-offensive pour la reconquête du rocher « Panorama » et du sommet.

Le 16 avril le *Ldw. Inf. Rgt. 87* rejoint à son tour le Hartmannswillerkopf pour renforcer l'offensive allemande imminente.

Le 19 avril le *R.I.R.75* tente, après un tir de préparation d'artillerie d'une heure, d'attaquer les positions françaises en remontant le versant est mais cette tentative, insuffisamment préparée, échoue lamentablement. Les Allemands retiennent la leçon et vont préparer le prochain assaut avec encore plus de rigueur.

À cause du brouillard, l'assaut prévu le 23 avril du *R.I.R.75* est annulé.

Le 24 avril le *R.I.R.75* stationné à Guebwiller est à nouveau mis en alerte, mais la météo défavorable empêche une nouvelle fois la contre-attaque allemande.

Le 25 avril, après un tir de préparation d'artillerie d'une durée de deux heures, le *R.I.R.75*, le *Res.Jäger Bataillon 8* et une partie des *Garde Jäger* et du *Ldw.Inf.Rgt. 56* attaquent les positions françaises vers 18 heures.

Les troupes d'assaut sont épaulées par des unités du génie. Ces unités parviennent à reconquérir le *Rehfelden* supérieur ainsi que le rocher « Panorama ». Près de mille soldats français du 152^e RI et du 57^e Régiment d'Infanterie Territoriale (R.I.T.) sont encerclés près du sommet et faits prisonniers. Bien que les Allemands aient déjà dépassé le sommet à divers endroits, ceux-ci se retirent derrière lui car le sommet est à présent devenu intenable pour les deux camps à cause de la présence massive de l'artillerie. De ce fait, la zone du sommet devient un *no man's land* et le restera jusqu'à la fin du mois de décembre.

La ligne de front passe maintenant du sommet jusqu'au *Rehfelden* inférieur et jusqu'au *Hirtzenstein*, tous deux occupés par les Allemands.

Les forêts, jadis si denses, ont à présent disparu ; des majestueux sapins des Vosges il ne reste plus que quelques troncs déchiquetés qui pointent vers le ciel. Les tirs incessants de l'artillerie ont transformé la montagne en un désert de roches, de boue et d'arbres abattus.

Français et Allemands s'enterrent à nouveau, consolident leurs positions respectives et tentent, avec des attaques-éclair d'artillerie et d'infanterie de rendre la vie de l'ennemi aussi dure que possible durant tout l'été.

Pendant ce temps, des batailles plus violentes ont alors lieu plus au nord, près de Metzeral et au col du Linge

C'est lors de ces combats qu'Alexis Jean SABY, enfant d'IGNY,

Soldat au 53° BCA, tombe, MPF, le 18 juin 1915

où les Français essayent, également en vain, de percer les lignes allemandes en direction de Colmar.

ATTAQUES ALLEMANDES DU MOIS DE SEPTEMBRE 1915

Le 9 septembre les Allemands utilisent pour la première fois des lance-flammes au Hartmannswillerkopf. Cette arme terrible, mise en œuvre par des soldats du *Garde Pionier Bataillon*, est utilisée pour appuyer un assaut du *14. Jäger* dans la zone du *Bischofshut*, sur le versant nord du « HWK ».

Le 16 septembre, le 334^e Régiment d'Infanterie prend position sur l'Hartmannswillerkopf.

Le 15 octobre, à 5 heures du matin, après un bombardement et des jets de liquides enflammés, un bataillon de *Garde-Schutzen*, le 8^e bataillon de chasseurs allemand et le 56^e régiment de *Landwehr* lancent une attaque et atteignent le sommet. Le lendemain 16 octobre, après un violent bombardement de l'artillerie française, le 334^e Régiment d'Infanterie et le 15^e bataillon de chasseurs à pied (BCP) reprennent l'Hartmannswillerkopf.

Le 334^e Régiment d'Infanterie est relevé par le 229^e RI le 5 novembre.

LES COMBATS DE DECEMBRE 1915



Le fortin allemand *Rohrburg* en 2010

Le 21 décembre à 9 heures du matin, l'artillerie française entame un tir de préparation d'une puissance inégalée jusque-là dans ce secteur du front. Plus de 300 pièces d'artillerie et de mortiers déversent près de 25 000 obus pendant plus de cinq heures sur les positions allemandes qui subissent d'énormes pertes. Du côté allemand, ce sont à ce moment-là le *14. Jäger*, le *R.I.R. 78* et le *Ldw. Inf. Rgt. 99* qui occupent les premières lignes.

Lorsque les 27^e et 28^e BCA attaquent le *Hirtzenstein* vers 14 h 15, les Français ne rencontrent quasiment plus de résistance. Au *Rehlfelsen* inférieur, le 23^e RI et le 15^e bataillon de chasseurs à pied (BCP) échouent une nouvelle fois dans la tentative de conquérir celui-ci.

Par contre, le 152^e réussit à prendre les fortins *Rohrburg* et *Grossherzog*, tous deux situés entre le sommet et le rocher « Panorama », avant de foncer sans rencontrer beaucoup de résistance jusqu'à l'avant-dernier virage de la route d'acheminement allemande (*Serpentinenstrasse*). Sur le flanc gauche, d'autres unités du 152^e RI et du 5^e BCP parviennent également à pénétrer profondément les lignes allemandes. Les Allemands s'attendaient depuis un certain temps déjà à une offensive générale française mais ils sont tout de même terrassés et complètement pris au dépourvu par la violence de celle-ci.

Les défenseurs jettent tous les hommes disponibles dans la bataille et parviennent à stopper les Français à seulement 150 m de leur poste de commandement. Les Français ne se rendent pas compte qu'ils sont si près de percer les lignes allemandes et de pouvoir foncer vers la plaine. Les pertes importantes qu'ils ont subies, la tombée de la nuit, le manque de communication entre les différentes unités et l'incertitude sur la situation générale qui en résulte permettent aux Allemands d'éviter de justesse une défaite totale. Ces derniers ont perdu 800 morts et blessés ainsi que 1 400 prisonniers ce jour-là. Pour renforcer leurs effectifs et reconquérir au plus vite les positions perdues, des bataillons supplémentaires de la *8. Reserve-Jäger*, stationnés à Soultz et à Buhl, ainsi que les *40. Ldw. Inf. Rgt.* et *56. Ldw. Inf. Rgt.*, stationnés dans la région de Mulhouse, sont mis en alerte et transférés au plus vite au front du Hartmannswillerkopf en train et en marche forcée.

Dès le lendemain, le 22 décembre, les Allemands contre-attaquent et parviennent à reprendre presque toutes les positions du *Hirtzenstein* perdues la veille. Ce sont à présent les Français qui sont surpris par la rapidité de la réaction allemande. Le 152^e RI est encerclé au sommet de la montagne par le *Res. Jäger Btl. 8* et presque entièrement anéanti. Environ 600 Français sont tués et 1 500 sont faits prisonniers mais la bravoure de ces soldats est aussi reconnue par les Allemands qui leur ont donné le surnom de « diables rouges » (en référence à leur pantalon de couleur garance). Les Allemands occupent à nouveau une grande partie de leurs positions du jour précédent mais le « HWK » est recouvert de cadavres... Les combats ont à présent de plus en plus lieu dans le secteur situé au sud du Hartmannswillerkopf, vers le *Rehlfelsen* inférieur et le *Hirtzenstein*.

Le 28 décembre, le 12^e BCA conquiert des parties du *Rehlfelsen* inférieur après un tir de préparation d'artillerie de deux heures mais un petit secteur, tenu par trente hommes encerclés du *R.I.R. 74* qui se défendent avec acharnement, parvient à résister à l'assaut.

Le 29 décembre une contre-attaque des *Garde-Jäger*, destinée à libérer les soldats encerclés et à reconquérir la montagne, échoue. Le général français Marcel Serret, commandant en chef de la 66^e division d'infanterie, est touché à la cuisse par un éclat d'obus. Il est amputé le jour suivant et meurt des suites de sa blessure le 6 janvier suivant.

Le 30 décembre, le bataillon des *Garde-Jäger* parvient à reprendre les positions perdues autour du *Rehlfelsen* inférieur et à libérer les hommes du *R.I.R. 74*, épuisés après deux jours de combats sans ravitaillement. Les jours suivants, de violents combats font rage quotidiennement pour quelques mètres de terrain. Les duels d'artillerie et de corps à corps se suivent.

Le 8 janvier 1916, les Allemands ouvrent un tir de préparation d'artillerie d'une durée de cinq heures pour préparer leur assaut vers le *Hirtzenstein*. L'assaut, effectué par le *Anhaltinisch-*

Dessauische Inf. Rgt. 188 ainsi que le *Märkische Inf. Rgt. 189* (renforcé par des unités spéciales d'assaut et de génie), réussit. Les Français tentent une contre-attaque mais échouent. C'était la dernière grande offensive sur le front du Hartmannswillerkopf. Dès lors, les Français et les Allemands se retrouvent face-à-face en occupant presque exactement les mêmes positions que le 21 janvier 1915.

DE JANVIER 1916 A LA FIN DE LA GUERRE



Cette photo de 2010 illustre la situation entre 1916 et 1918 : au premier plan se situe une tranchée française et, au fond, la "Feste Dora" dans les lignes allemandes. Une vingtaine de mètres à peine les séparent.

À partir de cette ultime grande offensive et jusqu'à la fin de la guerre, les deux camps campèrent dans leurs positions respectives, très proches les unes des autres, tout en continuant de se harceler mutuellement, faisant presque quotidiennement de nouvelles victimes.

Le 28 janvier 1917, 63 hommes du *Württembergische Ldw. Inf. Rgt. 124* sont tués d'un coup lorsque le dépôt de munitions d'un mortier lourd creusé dans une galerie explose pour raisons inexplicables. Les dépouilles des Wurtembergeois, qui attendaient là avant de monter à l'assaut, se trouvent toujours dans cette galerie dont l'entrée a été bétonnée juste après cet accident

Le 15 octobre 1918, des troupes américaines relèvent une partie des troupes françaises du Hartmannswillerkopf.

Le 4 novembre 1918, le dernier soldat allemand, l'officier Weckerle, est tué au Hartmannswillerkopf¹ lorsqu'une patrouille du *Ldw. Inf. Rgt. 124* qui se trouve dans ce secteur du front depuis le 1er janvier 1917 est prise sous le feu des Français.

Le 15 novembre 1918, soit quatre jours après l'armistice, l'arrière-garde du *Ldw. Inf. Rgt. 124* quitte définitivement le Hartmannswillerkopf.

BILAN



Le cimetière militaire du Silberloch

Aujourd'hui, personne ne sait dire exactement combien de victimes a fait la bataille du Hartmannswillerkopf. Certaines sources plus anciennes parlaient de 60 000 morts mais ce nombre paraît aujourd'hui exagéré.

Actuellement, on retient plutôt le bilan d'environ 15 000 morts dans chaque camp et environ trois à quatre fois plus de blessés.

Les morts reposent aujourd'hui dans le cimetière militaire français du Silberloch, dans les cimetières militaires français et allemand de Cernay et de Guebwiller ainsi que dans divers plus petits cimetières des alentours.

L'issue de la bataille est également discutable d'un point de vue purement militaire car, après plus d'un an d'âpres combats qui ont fait des milliers de victimes, les deux camps ennemis occupaient à peu près les mêmes positions qu'au début de la bataille, ce qui perdura jusqu'à la fin de la guerre.

Issu de

Erreur ! Référence de lien hypertexte non valide.

Merci à Stéphane PROTOIS

METZERAL

<http://www.memorial-genweb.org/~memorial2/html/fr/resultcommune.php>

Commune annexée par l'Allemagne jusqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale – Sauf mention contraire les soldats dont les noms sont mentionnés pour 1914-1918 étaient de nationalité allemande et ne sont donc pas tous Morts pour la France.

Le nom allemand apparaît à la suite du libellé de la commune.

Cette dénomination a été utilisée pendant les périodes 1871-1918 et 1940-1945

METZERAL

NECROPOLE NATIONALE LE CHENE MILLET
(RELEVÉ N° 46182)

Situation - informations : En bordure de la D10.VI en direction de Mittlach - Guerre 1914-1918: 2630 Français dont 855 dans l'ossuaire. 2 Russes prisonniers de guerre. Nécropole créée le 19 août 1920 recueillit les corps des soldats français tués lors des furieux combats du front des Vosges et qui furent inhumés dans un premier temps, soit dans les petits cimetières communaux ou des cimetières militaires de campagne, ce qui explique le nombre impressionnant de soldats qui ont la mention inconnu car tous ces cimetières de campagne furent labourés par l'artillerie durant les attaques et contre-attaques qui se succédèrent.

Le tristement célèbre "BRAUNKOPF" visible de Metzeral porte encore aujourd'hui les séquelles de ces combats.

Auteur(s) du monument : Non connu

Relevé initial effectué par : Georges SIMON

Mis en ligne : 31/01/2009

LES PREMIERS « S » DES MPF DE METZERAL

Le 1° est l'enfant d'IGNY Alexis Jean SABY, MPF le 18/06/1915

Résultats S - 1 à 55 sur 55

Nom Prénoms	Conflit	Date & lieu de décès	Médailles
SABY Alexis Jean	1914-1918	18/06/1915 Metzeral (68)	
SABY Baptiste	1914-1918	15/08/1915 Metzeral (68)	
i SALAZARD Emile Marius	1914-1918	20/07/1915 Mittlach (68)	
i SALENGROS Arthur	1914-1918	27/07/1916 Linthal (68)	
i SALLABERY Jean	1914-1918	16/06/1915	
i SALON Henri Félix	1914-1918	09/05/1917 (68)	
SALTEL Jean Antoine	1914-1918		
SANCTUS Émile Victor Marius	1914-1918	16/06/1915 Metzeral (68)	
SANGLERAT Petrus Séraphin	1914-1918		
SANQUER Jean	1914-1918		
	1914-1918	03/02/1916 Mittlach (68)	

SANSONNETTI François Xavier

	1914-	15/06/1915 Metzeral (68)
SAPIN Louis	1918	
	1914-	
SAUMIER Paul Hyacinthe	1918	
	1914-	17/04/1915
SAUNIER Marius Joseph Henri	1918	
	1914-	
SAUTIER Marius	1918	
	1914-	
SAUVAJON Jean Henri	1918	
	1914-	
SAUVIGNET Jean Marie	1918	

LES OPERATIONS AU LINGE (JUIN A OCT. 1915)

<http://chtimiste.com/batailles1418/combats/linge.htm>

Merci à Didier LETOMBE, l'indispensable chtimiste

Les actions qui eurent lieu au Lingekopf se rattachent à une opération de grande envergure qui fut élaborée dans les premiers mois de 1915. Le Haut Commandement français envisageait une série d'opérations offensives ayant pour but de nous donner la possession de la haute vallée de la Fecht et de Munster. Entre sa conception et son exécution, cette opération fut l'objet de nombreuses modifications tant au point de vue de l'étendue du front d'attaque que de l'importance des effectifs à y engager et des résultats qu'on en espérait.

Le projet d'opérations auquel on s'arrêta, le 30 juin, prévoyait, dans sa première phase, une offensive vigoureuse de la 129e division avec sa brigade de droite sur la position Lingekopf-Reichackerkopf, et dans sa seconde phase la poursuite de cette action offensive se développant en direction générale de Munster.

Une petite opération, exécutée pendant la nuit du 19 au 20 juin par quatre compagnies du 30e bataillon de chasseurs et deux compagnies du 59e régiment d'infanterie territoriale, avait déjà attiré l'attention sur la région du Linge.

Le but était de prendre pied, par surprise, dans le saillant ouest du Linge.

L'attaque part en deux colonnes : à droite, deux compagnies dont une de territoriale; à gauche, trois compagnies dont une de territoriale et une compagnie de chasseurs en réserve.

Mais à peine les troupes sont-elles sorties de la parallèle de départ que les Allemands lancent trois fusées du saillant ouest du Linge. A ce signal, la ferme Combe s'enflamme et nos troupes sont immobilisées par l'incendie qui éclaire le terrain comme en plein jour. Elles regagnent leurs tranchées.

Craignant d'avoir éveillé prématurément l'attention de l'ennemi et contrarié par le mauvais temps, le **général de MAUD'HUY**, commandant de la 3e Armée, décide de remettre l'attaque au 20 juillet.

L'objectif à enlever était le massif connu sous le nom du Lingekopf-Schratzmännle-Barrenkopf. Ce massif, vu des positions françaises de l'Hornleskopf, barre complètement l'horizon.

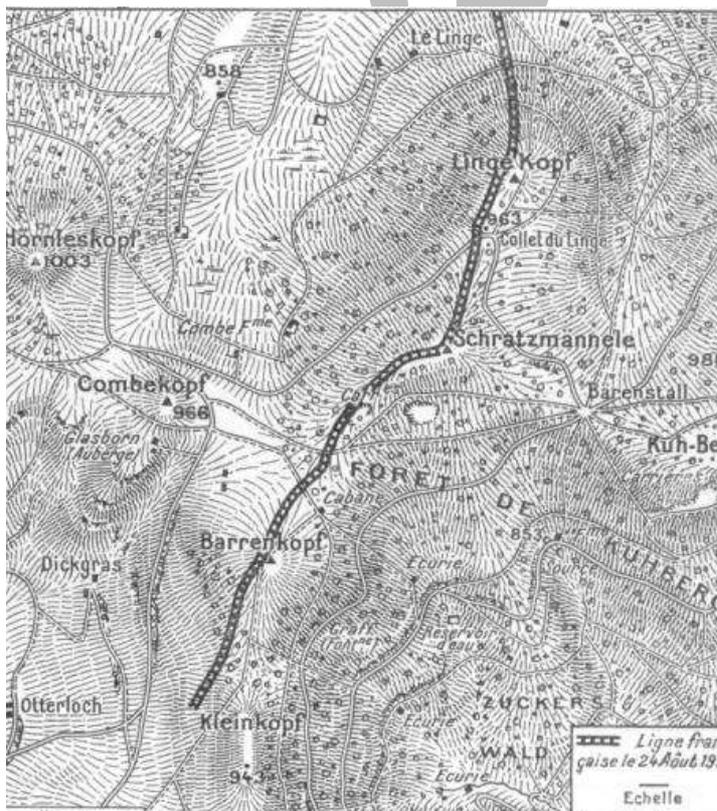
La crête se profile du nord au sud, d'abord en pente régulière jusqu'au sommet du Linge, descend faiblement jusqu'au Collet, qui emprunte la route du Hohneck, et remonte ensuite par une pente rapide jusqu'au sommet du Schratzmännle. Les pentes sont très boisées ; mais à travers certaines éclaircies, on se rend compte que vers le sommet les pentes sont abruptes, le terrain très rocheux et bouleversé.

Des blocs de rochers entassés les uns sur les autres forment des éboulis, des chaos où la marche semble devoir être très pénible. Vers l'ouest, ce massif est précédé par une vallée dénudée et marécageuse, parfaitement vue du ravin des Chênes qu'occupe l'ennemi; le massif domine la vallée d'environ 200 mètres.

Cette disposition du terrain rendra particulièrement difficile l'établissement de nos communications, qui doivent passer par cette vallée.

Après les premières opérations, quand le massif eut été en partie déboisé par les obus, les difficultés du terrain se révélèrent encore plus considérables; le Linge dévoila des rochers à pic qui s'opposaient à toute progression. Les défenses accumulées par l'ennemi: réseaux profonds de fils de fer, grillages tendus, réseaux plantés au ras du sol et enchevêtrés aux lianes et aux ronces naturelles, tranchées à fleur de terre qui battaient de leurs feux ces réseaux, blockhaus et abris bétonnés qui protégeaient les mitrailleuses, disposition des pentes ouest que nous attaquions, exposées au feu de l'artillerie ennemie qui prenait de flanc, et même de dos, les troupes montant à l'assaut, faisaient de ce massif Lingekopf Schratzmannle Barrenkopf une région qui paraissait défier les attaques des troupes les plus braves.

L'attaque de cette formidable position était confiée pour la partie Lingekopf-Schratzmannle à la 3e brigade de chasseurs, commandée par le colonel Brissaud, appartenant à la 129e division, et pour la partie Schratzmannle-Reichackerkopf à la 4e brigade, commandée par le colonel Lacapelle, appartenant à la 47e division.



Les opérations de la 4e brigade (6e, 23e, 24e et 46e bataillons de chasseurs) n'eurent que peu d'importance et furent exécutées dans les journées des 20, 21 et 22 juillet. Elles aboutirent à la prise du Petit-Reichacker.

A la 129e division devait revenir l'honneur et la gloire de conquérir le Linge.

La 3e brigade se composait des 14e, 22e, 30e, 54e et 70e bataillons de chasseurs.

Le 20 juillet, le 14e bataillon s'était approché de la côte du Linge, mais n'avait pu atteindre le sommet défendu par de puissantes tranchées garnies de forts grillages ; le 54e bataillon, qui avait bravement débouché, était arrêté dans sa

progression vers le mamelon du Schratzmännele par d'épais réseaux

et des grillages flanqués de mitrailleuses.

Il ne lui restait que quatre officiers et il avait dû se replier.

A droite, le 22e bataillon avait été refoulé dans sa parallèle de départ. Il devenait nécessaire de procéder à une attaque méthodique.

Le 21 juillet fut employé à préparer cette action qui comprenait une attaque principale, commandée par le lieutenant colonel Messimy, ayant comme objectif la crête du Linge, et une attaque secondaire de deux compagnies du 7e bataillon de chasseurs sur le collet du Linge. Le détachement Messimy comprenait deux compagnies du 14e bataillon et quatre compagnies du 3e.

Malgré l'héroïsme déployé par les chasseurs qui se lancèrent sept fois à l'assaut, nos progrès furent arrêtés sur un terrain d'un parcours extrêmement difficile, défendu par une série de blockhaus et par un gros ouvrage construit aux extrémités des boyaux descendant du Schratzmannle.

Les journées des 23, 24 et 25 juillet furent consacrées à remettre de l'ordre dans nos troupes, à assurer à pied d'oeuvre un matériel offensif considérable et à étudier la prochaine attaque.

A cette date du 23 juillet, le général de Maud'huy décidait de porter tout son effort sur le front de la 120e division.

L'action prévue pour le 26 juillet doit avoir lieu dans les conditions suivantes : on attaquera successivement le Lingekopf, puis le collet du Linge et enfin l'arête du Schratzmannle.

La 3e brigade est chargée de mener cette offensive avec cinq compagnies du 14e bataillon de chasseurs et trois compagnies du 3e, tandis que la 5e brigade exécutera, avec le 120e bataillon, une opération secondaire sur les défenses de la lisière sud du bois du Linge, au point où la route du Hohneck coupe cette lisière.

Le lieutenant-colonel Messimy, adjoint au colonel commandant la 3e brigade, est chargé de commander l'attaque principale. L'attaque doit déboucher entre deux flancs défensifs, solidement installés et ainsi constitués :

Flanc sud. -- Le 54^e bataillon et une compagnie du 14e.

Flanc nord. -- Trois compagnies du 3e bataillon et une compagnie du 359e d'infanterie.

L'attaque avait été fixée à 18 heures; mais, débouchant des tranchées huit minutes auparavant, les chasseurs des 14e, 30e bataillons gravissent les pentes occidentales du Linge et atteignent le sommet à 18 heures, en même temps que les derniers obus de 75.

Le sommet et toute la crête du Linge sont enlevés.

Bousculés, les chasseurs furent relevés par une partie du 5e et une fraction du 106e.

Le 5e bataillon profita de l'accalmie pour progresser quelque peu vers les pentes ouest du Schratzmannle.

Le 29 juillet, le 5e bataillon de chasseurs est lancé à l'attaque sur le front collet du Linge mamelon du Schratzmannle, après une courte mais intense préparation d'artillerie.

Il progresse jusqu'au changement de pente à l'ouest de la crête; là il est arrêté par le feu des mitrailleuses.

L'ennemi lance plusieurs contre-attaques dont la plus furieuse est exécutée à 17 h30 par les chasseurs de la Garde.

Ces réactions échouent toutes et le 5e bataillon de chasseurs, cramponné au changement de pente, conserve ses positions.

Les jours suivants, 30 et 31 juillet, le calme règne dans la région du Linge, interrompu parfois par de violents bombardements qui n'empêchent pas nos chasseurs de travailler activement à renforcer leurs positions.

Le général Nollet décida, le 1^{er} août, de reprendre l'offensive sur un plus grand front.

La 3^e brigade doit attaquer, avec le 5^e bataillon de chasseurs, sur la crête nord du Schratzmannele, tandis que la 5^e brigade attaquera, avec le 15^e bataillon, depuis le sommet du Schratzmannele jusqu'aux carrières, et avec le 115^e sur le Barrenkopf.

L'attaque a lieu à 19h30; et là encore, nos chasseurs suivant les obus de 75, atteignent facilement les tranchées allemandes et les dépassent même. Mais notre droite est arrêtée par des feux d'infanterie et de mitrailleuses, et nous ne pouvons atteindre le sommet du Schratzmannele dont les ouvrages défensifs tiennent toujours.

Le colonel Brissaud décide de tenter, le 2 août, à 3 heures, une attaque brusquée sur ces ouvrages, constitués par trois blockhaus entourés d'un puissant réseau de fils barbelés.

Les 5^e et 15^e bataillons atteignent les réseaux, mais ne peuvent aller plus loin et doivent regagner leurs tranchées de départ:

Il était nécessaire, pour enlever ces ouvrages, de les faire préalablement écraser par notre artillerie.

Nos canonniers s'y emploient pendant la journée du 3 août; mais les événements qui se déroulèrent ensuite ne devaient pas permettre d'exécuter l'opération projetée.

Le 4 août, jusqu'à 9h30, l'ennemi avait été relativement calme. A partir de 9h30, il commença sur nos premières lignes une série de tirs de

réglage, en même temps qu'il bombardait nos communications avec du 150 et du 210.

A 10h30, un ouragan de feu s'abat sur nos positions et l'intensité de cet effroyable bombardement s'accroît au cours de la journée.

Nos pertes sont graves, surtout au sommet et au collet du Linge où les tranchées sont bouleversées et les abris démolis.

A 16h30, les vides sont tels qu'il faut faire renforcer par une compagnie du 14^e bataillon de chasseurs, réduite à 70 fusils, et une compagnie du 30^e, réduite à 80 fusils, les défenseurs de la position.

A ce moment, l'attaque d'infanterie allemande est déclenchée avec une violence inouïe sur le front Collet du Linge - Lingekopf.

Ne trouvant plus devant eux que quelques chasseurs encore valides, qui luttent désespérément sur les parapets bouleversés, au milieu des morts et des blessés, les Allemands s'emparent de toute notre première ligne, mais échouent devant la seconde.

Une contre-attaque tentée par une compagnie du 27^e bataillon de chasseurs parvient à reprendre notre première ligne au collet du Linge; mais nos tentatives pour reprendre le sommet du Lingekopf échouent par suite de l'affaiblissement de nos troupes.

Le 30^e bataillon de chasseurs est presque anéanti ; une compagnie est réduite à 15 hommes, une autre à 30. Les débris des unités sont totalement mélangés, les pertes en officiers et en sous-officiers sont énormes.

On ne peut plus songer qu'à tenir, mais non à contre-attaquer.

On comprend que, dans ces conditions, le colonel Brissaud ait rendu compte au général Nollet du danger de cette situation.

« Les hommes sont exténués par le bombardement et la fatigue des derniers jours. Les troupes sont arrivées à leur extrême limite de résistance et il est indispensable de les relever cette nuit même par des troupes fraîches, il faut venir immédiatement au secours des braves gens qui luttent depuis le 20 juillet ».

Aussi, dans la nuit, le général commandant la 129^e division mettait-t-il à la disposition du colonel Brissaud un bataillon du 297^e régiment d'infanterie et un bataillon du 359^e deux compagnies du 27^e et le 11^e bataillon de chasseurs en entier

Le lendemain 4 août, les Allemands recommencent leur furieux bombardement à partir de 12h30, et déclenchent, à 17h30, une attaque d'infanterie sur le front du 5^e bataillon de chasseurs, depuis la crête du Schratzmannle jusqu'au collet du Linge.

Surpris un instant, les survivants du 5^e bataillon cèdent quelques éléments de leurs tranchées de première ligne et refluent en combattant vers la ligne de soutien.

A ce moment, deux compagnies du 54^e bataillon de chasseurs et les débris du 11^e s'élancent, officiers en tête et, dans un élan admirable, chassent l'ennemi des positions qu'il n'a occupé qu'un moment.

Cherchant à profiter de la panique de l'adversaire, les vaillants chasseurs continuent leur attaque pour s'emparer des blockhaus du sommet du Schratzmannle; mais, bien que parvenus à 50 mètres des ouvrages, ils ne peuvent y pénétrer et rentrent dans notre première ligne reconquise. La journée s'achève sans autre attaque de l'ennemi.

Le 6 août, le colonel Brissaud reçoit l'ordre du général Nollet de profiter de l'arrivée de troupes fraîches pour reprendre les tranchées perdues au sommet du Linge.

Mais les bataillons de renfort ne peuvent parvenir que très lentement sous un bombardement incessant et par des boyaux continuellement détruits, encombrés de cadavres et de blessés qu'on tente d'évacuer. Il faut renoncer à cette attaque.

Le lendemain 7 août, le colonel Brissaud passe le commandement du secteur au colonel Goybet, commandant la 81^e brigade d'infanterie, qui vient relever la 3^e brigade de chasseurs.

Les tentatives ennemies pour reprendre nos positions continuèrent, mais elles échouèrent toutes.

Une accalmie s'établit peu à peu dans cette région, et nous en profitâmes pour réorganiser nos forces et préparer une série d'attaques, exécutées du 18 au 23 août par les 11^e, 12^e, 22^e et 23^e bataillons de chasseurs.



Le 18, un premier assaut nous rendait le sommet du Linge, mais nous ne pûmes nous y maintenir; les 22 et 23 août, nous nous emparâmes des redoutables blockhaus installés au sommet du Schratzmannle et du Barrenkopf.

Le 24 août notre offensive cessa, et l'ennemi ne réagit que faiblement pendant une semaine.

Mais le 31 août, après une préparation formidable d'artillerie, où les Allemands employèrent en masse obus asphyxiants et lacrymogènes, une puissante attaque fut lancée sur tout le front; elle n'aboutit qu'à la prise de 200 mètres de tranchées de part et d'autre du collet du Linge, où

une compagnie du 51e bataillon, à peu près anéantie, et quelques survivants d'une partie du 12e bataillon de chasseurs, ne purent résister aux masses d'infanterie allemande.

On ne peut plus signaler, dans les semaines qui suivent, qu'une nouvelle attaque générale ennemie, le 9 septembre, accompagnée de jets de liquides enflammés, qui permit aux Allemands d'occuper pendant quelques instants le sommet du Schratzmannele, d'où notre contre-attaque les rejeta rapidement.

Une nouvelle tentative avec jets de liquides enflammés réussit pourtant, le 12 octobre, à prendre pied dans notre première ligne, entre le collet du Linge et le sommet du Schratzmannele.

Malgré l'héroïsme des chasseurs des 14e et 30e bataillons, l'ennemi maintint sa nouvelle position.

Le 16 octobre, une dernière attaque échoua; et avec l'hiver qui commençait à se faire sentir, le calme revint dans cette région des Vosges.

La position **Lingekopf - Schratzmannele - Barrenkopf** était considérée à juste titre par le Commandement allemand comme ayant une importance considérable; aussi nos ennemis n'avaient-ils pas amené moins de trois divisions fraîches, choisies parmi les meilleures et appuyées par une nombreuse artillerie lourde, afin de reprendre le terrain conquis par nos chasseurs.

Mais, bombardements sans précédent par canons de tous calibres, y compris le 380 et le 420, obus asphyxiants et lacrymogènes, liquides enflammés, infanterie d'élite dépensée sans compter, tout échoua devant la ténacité de nos héroïques bataillons; et pourtant certains d'entre eux étaient composés de jeunes recrues de la classe 1915, qui attaquaient pour la première fois.

Nos pertes avaient été lourdes; la 129e division, **entre le 20 juillet et le 25 août**, perdait

Officiers : 42 tués, 111 blessés, 5 disparus ;

Troupe : 1115 tués, 7500 blessés, 94 disparus.

Issu de https://fr.wikipedia.org/wiki/Soldat_fusill%C3%A9_pour_l'exemple

SOLDAT FUSILLE POUR L'EXEMPLE

Nous insérons le texte ci-dessous parce que un soldat du 53° BCA a été l'objet d'une condamnation.

Il a été fusillé pour l'exemple.

Un **soldat fusillé pour l'exemple** désigne, dans le langage courant, un militaire exécuté après décision d'une juridiction militaire intervenant non seulement dans un cadre légal pour un délit précis mais aussi dans un souci d'exemplarité visant à maintenir les troupes en parfait état d'obéissance.

Il est très difficile d'apprécier le nombre exact de cas, et la part qu'a jouée parfois la volonté de « faire un exemple » d'un cas d'insubordination au front, pour éviter les paniques généralisées.

Cette pratique est à distinguer des condamnations à mort après passage en **cour martiale**, avec audition de témoins, conformément au Code de justice militaire, parfois utilisée par les états-majors de différents pays impliqués dans le conflit.

Elle ne saurait non plus être confondue avec celle de la **décimation** (dans la **Rome antique**, pratique consistant à tuer un soldat sur dix de façon aléatoire) qui a existé ponctuellement

à Rome et dans quelques armées modernes même si, dans plusieurs affaires d'abus d'autorité, et par certains aspects, elle a pu laisser apparaître des points communs.

PREMIERE GUERRE MONDIALE FRANCE

Suivant la défaite de Charleroi et l'échec de la Bataille des frontières, les mêmes causes produisant souvent les mêmes effets, deux décrets du 2 août et du 6 septembre 1914 furent promulgués qui instituaient des Conseils de guerre spéciaux, s'ajoutant aux Conseils ordinaires qui continuaient de se tenir. Avec une procédure simplifiée et expéditive, s'inspirant des cours martiales de 1870, ces conseils s'exercèrent jusqu'à leur suppression en 1917.

Pendant la Première Guerre mondiale, en France 2 400 « poilus » auront été condamnés à mort et 600 fusillés pour l'exemple^{2,3}, les autres voyant leur peine commuée en travaux forcés.

Ces condamnations ont été prononcées pour refus d'obéissance, mutilations volontaires, désertion, abandon de poste devant l'ennemi, délit de lâcheté ou mutinerie (en 1917).

LES EXECUTIONS SOMMAIRES

Cette estimation de 600 fusillés pour l'exemple ne prend pas en compte les exécutions sommaires. Celles-ci sont relatées dans les carnets de guerre des soldats. Ainsi les *Mémoires d'un troupier* d'Honoré Coudray du 11^e bataillon de chasseurs alpins explicite les exécutions sommaires auxquelles il dit avoir assisté :

En juillet 1916, un **chasseur** est accusé de dévaliser les morts ; blessé par les artilleurs, il est abattu par son commandant. Coudray commente « le taré P... a trouvé un moyen rapide de suppléer au conseil de guerre,....aucun interrogatoire, aucune enquête ». Pour masquer son crime, le commandant inscrit la victime dans la liste des morts au champ d'honneur ;

En octobre 1916, un jeune chasseur de la classe 1915, paniqué, fuit le front pendant un bombardement. Le commandant le convoque : « monte sur le parapet », le commandant le suit et le tue d'une balle dans la tête.

Outre les informations d'Honoré Coudray, il est intéressant de connaître ses convictions : fervent partisan de l'ordre, il reproche aux **mutins de 1917** leur attitude de rébellion.

Ainsi il démontre que la critique des exactions de cet officier n'est pas liée à un parti pris contestataire⁴.

LES MOTIFS DES CONDAMNATIONS

En 1914, les condamnés sont principalement accusés de s'être volontairement mutilés un membre (main, pied). Laisser sa main traîner au-dessus de la tranchée était passible du conseil de guerre.

En 1915 et 1916, on assiste de plus en plus à des désertions, puis se développent deux formes de crimes :

le refus d'obéissance devant l'ennemi. Cette dénomination issue de la justice militaire est le prétexte à des condamnations totalement arbitraires notamment lorsque les généraux n'étaient pas satisfaits d'un repli de troupes ;

L'ABANDON DE POSTE

Il s'agit de désertion dans la majeure partie des cas.

En 1917, les condamnations concernent des comportements collectifs. Les célèbres mutineries du **Chemin des Dames** restent gravées dans les mémoires tant par leur caractère exceptionnel que dans la répression qui suivit⁵.

Le Poilu ne refuse pas de se battre mais il refuse d'attaquer à outrance.

À Craonne, lors des sanglants assauts commandés par le général Nivelle, ce sont 30 000 hommes qui meurent en 10 jours (et 100 000 sont blessés).

En 1918, en France comme chez les Alliés, on constate un déclin des exécutions.

En effet, les commandements militaires comprennent mieux l'état mental des soldats, les conséquences du « Shell-Shock », ce choc psychologique provoqué par les conditions de vie des soldats notamment sous les bombardements.

L'évolution de la justice militaire pendant la guerre



**Conseil de guerre dans une église
(journal *L'Illustration*, octobre 1917).**

Au tout début de la guerre, les militaires ont obtenu du gouvernement la présentation des prévenus devant le conseil de guerre sans instruction préalable. Début septembre 1914, le ministre de la guerre abolissait les possibilités de recours en grâce et en révision. De plus, [Joffre](#) réussit à imposer aux politiques, la constitution de cours martiales dénommées « les conseils de guerre spéciaux », qui devaient juger rapidement et durement pour l'exemple.

Les prévenus étaient jugés par une « cour » composée en général du commandant de [régiment](#) assisté de deux officiers.

Ils votaient et la majorité scellait le sort du soldat. En cas de condamnation à mort la sentence était applicable dans les 24h selon les préconisations de Joffre. Ainsi les principes d'indépendance des juges, de débats contradictoires et enfin de recours ont été abolis. Sur les 600 fusillés pour l'exemple environ 430 l'ont été en 1914 et 1915 (selon [André Bach](#)).

Devant les abus révélés par la presse et les associations, le parlement tenta d'atténuer cette justice expéditive. À la fin de l'année 1915, les conseils de guerre spéciaux sont supprimés. Enfin le 27 avril 1916, une loi permet d'atténuer et de contrôler cette justice militaire.

LES REHABILITATIONS

La famille du soldat fusillé pour l'exemple était doublement touchée du deuil. En effet la honte d'avoir eu un frère, un père, un époux condamné pour sa lâcheté était très difficile à supporter.

Cela s'ajoutait inéluctablement au poids du deuil.

Le frère de [Henry Floch](#) indique lors de l'inauguration du monument de Vingré en 1925⁶ :

« Nous avons vécu dans une atmosphère affreuse de la suspicion illégitime et la honte injustifiée ».

Le fils de Pettelet autre fusillé de Vingré a dû être retiré de l'école, son éducation est confiée à un précepteur. La veuve Pettelet a reçu des insultes et des menaces, elle sort dans la rue avec un pistolet pour se protéger⁷.

Très peu, environ une quarantaine sur 600, ont été rétablis dans leur honneur dans les années 1920 ou 1930, à force d'acharnement et de courage de la part des familles de victimes soutenues par les associations d'anciens combattants et par la [Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen](#).

Récemment en 2006, l'affaire [Léonard Leymarie](#) a amené le sénateur de la [Corrèze Georges Mouly \(R.D.S.E.\)](#) à attirer l'attention d'[Hamlaoui Mekachera](#), alors ministre délégué aux anciens combattants, sur les « fusillés pour l'exemple. »

Il lui a demandé l'état de la réglementation actuelle quant à l'inscription du nom des fusillés pour l'exemple réhabilités sur les [monuments aux morts](#) des communes, où ils ne figurent pas⁸.

En effet, jusqu'en 2008, le nom de Leymarie est demeuré absent du monument aux morts de [Seilhac](#) érigé en 1924.

Mais sa réhabilitation avait échoué malgré les efforts répétés à trois reprises de la Ligue des droits de l'Homme entre 1921 et 1925.

Sa fiche, visible sur le site Mémoire des hommes, mentionne pourtant une réhabilitation sans donner la moindre date. En revanche, à [Seilhac](#), la mention « Mort pour la France » avait été ajoutée avant 1919 à son acte de décès transcrit le 29 avril 1915 sur le registre d'état civil (acte n° 12).

Cette mention existait sur l'acte de décès du [305^e RI](#) (n° 99), établi à [Ambleny \(Aisne\)](#) le 19 décembre 1914 et contresigné par deux témoins, un caporal et le médecin aide-major du dit régiment.

Dans sa réponse, le ministre a rappelé que les noms des militaires fusillés pour l'exemple puis réhabilités peuvent être inscrits sur les monuments aux morts communaux, s'ils se sont vu attribuer la mention « mort pour la France ». Cette décision d'inscription incombe aux communes, sous la tutelle du préfet. Il n'existe toutefois aucune obligation d'inscription pour les communes.

L'article L. 488⁹ du [code des pensions](#) militaires d'invalidité et des victimes de la guerre distingue cinq catégories de morts pour la France :

- 1°) *les militaires qui ont été tués à l'ennemi,*
- 2°) *ceux qui sont morts de blessures de guerre,*
- 3°) *les décédés de maladie contractée en service commandé en temps de guerre,*
- 4°) *les victimes d'accident survenu en service,*
- 5°) *ceux qui sont morts à l'occasion du service en temps de guerre* ¹⁰.

DANS LE MONDE

La France avec environ 600 fusillés se situerait en seconde position derrière l'[Italie](#), qui a exécuté 750 de ses soldats, et devant le [Royaume-Uni](#) avec 306 fusillés dont le plus jeune

exécuté durant la guerre, âgé de dix-sept ans¹¹. L'Allemagne indique officiellement 48 fusillés (ce qui paraît cependant peu) et le Canada 25 fusillés¹². Il y eut aussi de nombreuses exécutions dans l'armée russe. L'armée américaine fait état de seulement 11 exécutions et essentiellement pour des viols et des meurtres ; ce petit nombre s'expliquerait par le meilleur encadrement médical des soldats, plus au fait des questions de psychiatrie. Seules les forces d'Australie n'exécutaient leurs soldats sous aucun motif.

Le gouvernement britannique a, en 2006, par voie législative, réhabilité les 306 soldats britanniques fusillés. Les cinq fusillés néo-zélandais ont été réhabilités en 2000, et les Canadiens honorés l'année suivante.

QUELQUES FUSILLES POUR L'EXEMPLE

Parmi les 600 fusillés pour l'exemple français, certains sont restés dans les mémoires, soit parce qu'ils ont été réhabilités, soit parce qu'ils sont représentatifs du traitement qu'ont subi leurs confrères. Ces exemples ne représentent toutefois que quelques cas sur des milliers, et ne doivent pas faire l'objet d'une généralisation abusive.

France, 1914

Le 01/09/1914, à Remenoville, Frédéric Henri Wolff est le premier fusillé pour l'exemple. Il était chef de bataillon du 36^e Régiment d'infanterie coloniale.

Le 7 septembre 1914, 7 soldats du 327^e sont exécutés : Barbieux, Clément, Caffiaux, Hubert, Delsarte, Dufour et Waterlot. Ce dernier sort indemne de la fusillade et meurt sur le front le 10/06/1915. L'affaire dite « des fusillés du 327^e » a fait l'objet d'une campagne de réhabilitation très importante de la Ligue des droits de l'Homme mais qui n'a pas abouti¹³.

Le 18/09/1914, le conseil de guerre de la 29^e division d'infanterie, à Verdun, condamne à la peine de mort six hommes.

Le 19/09/1914, les soldats Auguste Jules Léon Odde (24^e bataillon de chasseurs, né le 29/11/1892 à Six-Fours, Var) et Joseph Tomasini sont fusillés tandis que les quatre autres ont leur peine commuée en vingt ans de détention, puis annulée par la Cour de cassation le 10/03/1915¹⁴.

Alphonse Brosse et Jean Boursaud du 238^e R.I. fusillés le 10/10/1914 à Ambleny (02). Condamnés par jugement du Conseil de guerre de la 63^e division tenu à Ambleny le 10/10/1914 pour abandon de poste en présence de l'ennemi

Arnold Maille du 1^{er} R.I., fusillé le 22/10/1914 à Cormicy (51).

Joseph Auguste Charles Henry Bonnin du 137^e RI, fusillé dans la Somme le 16/10/1914.

Albert Arjailles du 42^e RIC fusillé le 11/09/14 à Ville devant Belrain (55).

Alfred Désiré Fernand Bayard du 128^e RI fusillé le 12/09/1914 à Vouillers (51).

Léon Appolinaire Bazin du 16^e RIT fusillé le 16/10/1914 à Bavincourt (62).

Bellal Mohammed Ben Mohammed Ben Salem du 6^e R tirailleurs fusillé le 31/12/1914 à Tracy le Mont (60).

Eugène Bouret, du 48^e régiment d'artillerie, victime du « Shell-Shock » le 29 août 1914, il s'égarait et erre à l'arrière du front.

Il est arrêté, jugé pour abandon de poste et fusillé le 7 septembre 1914 avec cinq autres co-accusés (Claudius Urbain du 299^e RI né le 01/01/1882 à Chuzelles (38), mineur à Vienne

Ernest François MACKEN chasseur du 53^e BCA, né le 03/11/1889 à Saint-Denis (93), cultivateur à Liancourt (60), inculpé d'abandon de poste en présence de l'ennemi à Rougville le 02/09/1914

Benoît Manillier du 22^e RI, né le 22/05/1887 à Leyrieu (38), cultivateur, inculpé d'abandon de poste en présence de l'ennemi à Rougiville le 03/09/1914 - Francisque Jean Aimé Ducarre du 30^e RI, né le 04/01/1892 à St Quentin Falavier (38), voiturier, inculpé d'abandon de poste en présence de l'ennemi à Taintrux le 03/09/1914 - Francisque P. chasseur du 11^e BCA, né le 01/02/1882 à La Grand Croix (42), métallurgiste à Rives de Gier, inculpé d'abandon de poste en présence de l'ennemi à Taintrux le 03/09/1914). Il sera réhabilité dès 1917¹⁵.

Henri Bourgund a été fusillé le 8 novembre 1914 « pour avoir abandonné son poste en présence de l'ennemi » lors des combats de Saint-Laurent Blangy, près d'Arras. Il a été exécuté et enseveli dans un pré, à la lisière de Sainte-Catherine et au nord de la Scarpe¹⁶.

Marcel Loiseau, du 106^e régiment d'infanterie, blessé se rend à l'infirmerie. Il est accusé d'abandon de poste avec mutilation volontaire et fusillé le 12 octobre 1914 à Mouilly. Il est réhabilité le 17/03/1922, l'accusation étant infondée.

Les Martyrs de Vingré, du 298^e régiment d'infanterie, le caporal Henri Floch, les soldats Jean Blanchard, Francisque Durantet, Pierre Gay, Claude Pettelet et Jean Quinault, réhabilités solennellement par la Cour de cassation le 29 janvier 1921.

Léonard Leymarie, du 305^e régiment d'infanterie, condamné pour mutilation volontaire, n'a été réhabilité mais est mentionné comme « Mort pour la France ».

Deux soldats du 2^e R.T.M. (Régiment de Tirailleurs Marocains) sont fusillés à Tracy-le Mont (60) : Ben Abdel K. Berrafaa (fusillé le 07/10/1914, condamné le 06/10/1914 pour abandon de poste en présence de l'ennemi. Au cours du jugement fut également condamné pour la même raison M. Kiname Daoudji mais qui ne fut pas exécuté car il s'évada) et Ben Zineb Amar (fusillé le 11/10/1914 pour abandon de poste en présence de l'ennemi)¹⁷

Élie Lescop, du 336^e régiment d'infanterie, fusillé le 18 octobre 1914, pour abandon de poste et mutilation volontaire, à Souain. Il est réhabilité par la Cour spéciale de justice militaire en 1934.

Jean-Julien Chapelant, sous-lieutenant commandant la 3^e section de mitrailleuses du 98^e régiment d'infanterie, a été capturé avec une poignée de survivants. Blessé, il réussit à regagner les lignes françaises. Pourtant, il sera condamné à mort pour « capitulation en rase campagne ». Le 10 octobre 1914, il sera fusillé attaché à son brancard dressé contre un pommier¹⁸.

Sont également fusillés en 1914 dans l'Aisne : Paul Pessina (soldat du 144^e RI, fusillé le 29/09/1914 à Cuiry les Chaudardes), Georges Paul Voyer (soldat du 1^{er} Régiment de génie, fusillé le 15/11/1914 à Braine), Louis Goffin (soldat du 12^e RI, fusillé le 12/12/1914 à Saint-Aubin), Jean Grateloux (soldat du 238^e RI, fusillé le 12/12/1914 à Nouvron-Vingré, condamné pour mutilation volontaire par le conseil de guerre de la 63^e division), Léon Georges Coulon (soldat du 1^{er} Régiment de génie, fusillé le 15/11/1914 à Braine), Louis Abadie (soldat du 246^e RI, fusillé le 24/12/1914 à Vauxbuin, inhumé au cimetière militaire de Vauxbuin, condamné pour abandon de poste en présence de l'ennemi et vol par le conseil de guerre de la 55^e division le 29/10/1914), Émile Guiraud (soldat du 42^e RI, fusillé le 16/11/1914 à Nouvron-Vingré, condamné le 15/11/1914 pour abandon de poste en présence de l'ennemi), Henri Joseph Jolbert (tambour du 42^e RI, né le 15/10/1889 à Luxeuil les bains, fusillé le 16/11/1914 à Nouvron-Vingré, inhumé au cimetière militaire d'Ambleny, condamné pour abandon de poste en présence de l'ennemi)¹⁹.

France, 1915



La stèle sur la tombe de Félix Baudy à Royère-de-Vassivière.

Félix Baudy, maçon de la Creuse a été fusillé avec le soldat François Fontanaud, le caporal Antoine Morange et le soldat Henri Prébost, suite au refus collectif de sa compagnie, du 63^e régiment d'infanterie, de remonter à l'assaut. Ils ont été réhabilités en 1934 par la Cour spéciale de justice, cette dernière comprenant des anciens combattants²⁰.

Les soldats Camille Chemin et Édouard Pillet, du 37^e régiment d'infanterie coloniale, ont été condamnés à mort à cause d'un malentendu. Leur capitaine les a désignés pour rester à l'arrière afin de surveiller des sacs. Un nouveau capitaine est nommé, celui-ci les considère comme déserteurs. Ils sont condamnés et exécutés. Ils seront réhabilités en 1934²¹.

Lucien Bersot, du 60^e régiment d'infanterie, condamné à mort pour refus d'obéissance; il avait refusé de prendre un pantalon maculé de sang pour remonter au combat avec ses camarades. Il a été réhabilité en 1922²⁰.

Les caporaux de Souain, les quatre caporaux Théophile Maupas, Louis Lefoulon, Lucien Lechat et Louis Girard, du 336^e régiment d'infanterie, ont été condamnés suite au refus collectif de la compagnie de remonter à l'assaut. Ils ont été réhabilités en 1934 par la Cour spéciale de justice, cette dernière comprenant des anciens combattants.

Le soldat Jean-Baptiste Bachelier, né aux Sorinières (44) est fusillé le 4 juillet 1915 à 25 ans²².

Auguste Gonsard, soldat du 104^e régiment d'infanterie, condamné à mort et fusillé en mars, pour abandon de poste par automutilation. Il fut réhabilité en 1925.

Joseph Gabrielli, soldat du 140^e régiment d'infanterie. Pauvre d'esprit, illettré et ne parlant que le corse, il avait perdu le contact avec sa compagnie après s'être fait soigner d'une blessure reçue lors d'une attaque. Condamné pour abandon de poste le 14 juin 1915 et fusillé le jour même, il fut réhabilité par la Cour spéciale de justice le 4 novembre 1933.

Louis Pardimène, né le 15 juillet 1880 à Barzun (64), fils de Pierre et de Marie Ribes, soldat du 83^e régiment d'infanterie a été fusillé le 7 janvier 1915 à Châlons-sur-Marne (51)
Le soldat Lucien Mervelay Lucien du 174^e RI est exécuté à Saint-Amand-sur-Fion (18) le 3 avril 1915 avec trois autres hommes d'autres régiments en présence de la 95^e brigade.

Sont également fusillés dans l'Aisne en 1915 :

François Bihouise (soldat du 88^e RI, fusillé le 13/05/1915 à Maizy, inhumé au cimetière militaire de Pontavert),

Régis Rochelimaque (soldat du 238^e RI, fusillé le 21/05/1915 à Courmelles, condamné par le conseil de guerre de la 63^e division pour voie de fait et outrage à supérieur),

Lucien François Lequeux (soldat du 306^e RI, fusillé le 07/03/1915 à Braine,

Mardochee Louis Lévy (soldat du 49^e RI, né le 08/08/1884 à Bayonne, fusillé le 15/01/1915 à Maizy, inhumé au cimetière militaire de Pontavert, célibataire, coiffeur, fils de David Albert Lévy),

Louis Longuetaud (soldat du 249^e RI, fusillé le 14/03/1915 à Bourg et Comin),

Henri Louis Chassaing (du 321^e RI, fusillé le 30/07/1915 à Hartennes et Taux),

Jules Émile Chipaux (du 42^e RI, fusillé le 29/01/1915 à Saint-Pierre Aigle, inhumé au cimetière militaire de Crouy),

Edouard Joseph André (du 24^e RI, fusillé le 21/01/1915 à Berry au Bac)

FRANCE, 1916



En leur honneur à Reims.

Six soldats de Loire-Inférieure sont fusillés en 1916. Il s'agit de : caporal Joseph Bertin, né à Nozay, fusillé le 5 juin 1916 à 25 ans ; soldat Alexandre Kerfontan, né à Indre, fusillé le 24 juillet 1916 à 30 ans ; soldat Louis Legendre, né à Fégréac, fusillé le 29 novembre 1916 à 33 ans ; caporal Émile Le Pahun, né à Saint-Nazaire, passé par les armes le 1^{er} juin 1916 à 30 ans ; soldat Joseph Porcher, né à Saint-Nazaire, passé par les armes le 24 octobre 1916 à 36 ans ; soldat Jean-Michel Suraud, né à Nantes, passé par les armes le 7 septembre 1916 à 34 ans²².

En même temps que Jean-Michel Suraud, sont fusillés avec lui le 7 septembre 1916 à Verderonne (Oise) : Justin Louis Lorho (soldat au 3^e R.A.C., né le 12/07/1892 dans le Morbihan à Saint Pierre Quiberon) et Louis François Mathurin Chevestrier (marsouin au 8^e R.I.C, né dans les Côtes d'Armor le 25/01/1880 à Saint-Juvat)²³.

Les sous-lieutenants Henri Herduin et Pierre Millant, du 347^e régiment d'infanterie. Pour s'être repliés sur Verdun alors qu'ils étaient à court de munitions et dans l'impossibilité de recevoir des renforts, avec ce qui restait de leur compagnie (une quarantaine d'hommes), ils furent exécutés sans jugement à Fleury-devant-Douaumont le 11 juin 1916. En 1921, Louis Barthou le Ministre de la guerre, écrit aux familles en indiquant, que les deux fusillés sont morts pour la France alors que ces fusillés ne sont pas réhabilités juridiquement. Ces compensations honorifiques et militaires sont complétés par des réparations financières. Ils seront réhabilités officiellement en 1926.

Sont fusillés le 22/05/1916 à Roucy (02) après avoir été condamnés à mort le 30/04/1916 par le Conseil de guerre de la 55^e division pour avoir refusé pendant une heure de remonter aux tranchées : Émile Frédéric Lhermenier (soldat au 96^e RI, né le 15/04/1894, peigneur de chanvre, célibataire, fils de Alexandre Lhermenier et de Louise Souty, inhumé au cimetière militaire de Pontavert dans l'Aisne), Lucien Baleux (soldat au 96^e RI, 2^e compagnie, né le 31/01/1897 à Paris (19^e), célibataire, fils de Alexandre Alfred Baleux et de Victorine Henriette Croisoeufs), Félix Louis Milhau (soldat au 96^e RI.), Paul Pierre Regoult (soldat au 96^e RI)¹⁹.

Le soldat Le Dû fusillé en septembre 1916, dans l'Oise, pour rébellion.

Le caporal Sylvestre Marchetti et le soldat Julien Lançon, du 8^e régiment d'infanterie coloniale, fusillés le 22 octobre à 6 h 30, au lieu-dit La Cavée d'Hayon à Sarcus, dans l'Oise²⁴.

Sont également fusillés dans l'Asine en 1916 : Armand Désiré Gontier (du 75^e RI, fusillé le 20/12/1916 à Guyencourt), Théophile Boisseau (du 246^e RI, né en août 1844 à Paris, fusillé le 06/06/1916 à Maizy, inhumé au cimetière militaire de Pontavert)¹⁹.

FRANCE, 1917

Le caporal Joseph Dauphin, du 70^e bataillon de chasseurs à pied condamné à mort le 06/06/1917 suite à la mutinerie de Beuvardes car sous l'effet de l'alcool (les permissions avaient été refusées), il aurait tiré quelques coups de fusil et lancé à la cantonade des "propos séditeux".

Avant cette condamnation il avait reçu en 1915, la Croix de guerre avec palmes pour plusieurs actes héroïques. Promu caporal, il reçut par trois fois une citation pour sa conduite exemplaire au combat. Il n'a pas été réhabilité.

Fusillé le 12/06/1917 à Ventelay (51). Cultivateur, marié, père d'un enfant. Inhumé au cimetière militaire de Cormicy (51).

Sont fusillés le 20/06/1917 à Chacrise (02) :

Charles Vally (soldat du 60^e BCP, né le 08/02/1892 à Raon les Leau (54), fils de Charles Vally et de Marie Paradis. Condamné par le Conseil de guerre de la 77^e division prononcé le 12/06/1917 pour crime de refus d'obéissance en présence de l'ennemi),

Victor Alexandre Norbert Degouet (soldat au 159^e RI, né le 25/12/1895 à Paris, opérateur au cinématographe, fils de Alexandre Degouet et de Félicie Evrard),

Louis Flourac (soldat au 60^e BCP, né le 05/07/1893 à Saint Ybars (09), cultivateur, fils de Joseph Flourac et de Rose Lacoste),

Joseph Célestin Bonniot (du 97^e RI, né le 22/02/1884 à Celles (38), fusillé le 20/06/1917 à Chacrise, boulanger, fils de Augustin Bonniot et de Léonie Chrétien, marié)¹⁹.

Arthur Nicolas Renauld (du 70^e B.C.P., né le 05/12/1891 à St Amand les Eaux (59) et fusillé le 12/06/1917 à Ventelay (51). Mineur, marié, père d'un enfant. Matricule 2194 au recrutement de Valenciennes classe 1911 (Source AD 59 : Volume 9 page 237)¹⁹.

François Marie Laurent du 247^e régiment d'infanterie, originaire de Mellionec est souvent cité comme ayant été exécuté « parce que ce Breton ne savait pas le français ». N. Offenstadt produit (page 41) le certificat du médecin militaire, le docteur Buy, qui le soupçonne de mutilation volontaire, alors qu'il est blessé à la main gauche. La contre-expertise de 1933 conclut que la pièce médicale du dossier est insuffisante pour prouver une mutilation volontaire. Il est réhabilité en 1934²⁵.

Le soldat Jules Allard, né à Nantes, est fusillé le 13 février 1917 à 24 ans²².

Sont également fusillés dans l'Aisne en 1917 : Pierre Gaston Lefèvre (né le 04/06/1897 à Morfontaine (54) et fusillé le 16/06/1917 à Soissons, cantonnier, fils de Jean-Baptiste Lefèvre et de Zoé Reder, condamné à mort le 09/06/1917 suite à la mutinerie de Mercin, par le Conseil de guerre de la 13^e division pour révolte par prise d'armes sans autorisation et agissements contre les ordres des chefs), Albert Emilien Truton (soldat au 75^e RI, né le 07/10/1895 à Le Mage (61) et fusillé le 16/06/1917 à Pargnan, cultivateur, fils de Constant Truton et de Françoise Maintenant, marié, père d'un enfant, Croix de guerre avec étoile de bronze, condamné à mort Suite à la mutinerie de Pargnan par le Conseil de guerre de la 27^e division le 10/06/1917 pour refus d'obéissance, étant commandé pour marcher contre l'ennemi, inhumé au cimetière militaire de Cerny en Laonnois), Pierre Louis Joseph Ramette (du 273^e RI, fusillé le 01/05/1917 à Longueval), Joseph Louis Ruffier (du 370^e RI, né le 04/05/1884 à Lachassagne (69), fusillé le 06/07/1917 à Saint Pierre Aigle, inhumé au cimetière militaire de Vauxbuin), Henri Désiré Valembas (du 323^e RI, cultivateur, né en 1887 à Avernoes sous Exmes (61) et fusillé le 13/06/1917 à Craonne, inhumé au cimetière militaire de Pontavert), André Alfred Vasse (du 274^e RI, né le 04/01/1893 à Gravelle (50), fusillé le 02/07/1917 à Paars), Simon Krief (du 4^e régiment de zouaves, fusillé le 14/02/1917 à Pavant), Jean-Louis Lasplacettes (du 18^e RI, né le 26/08/1887 à Aydius (64), fusillé le 12/06/1917 à Maizy, cultivateur, fisl de Michal Lasplacettes et de Anne Casebonne), Jean Claude Gaillet (du 417^e RI, fusillé le 02/11/1917 à Juvigny), René Louis Brunet (du 20^e BCP, fusillé le 10/06/1917 à Grisolles), Émile Paul Buat (du 21^e BCP, fusillé le 10/06/1917 à Grisolles), Casimir Canel (du 18^e RI, né le 01/03/1896 à Avesne les Comte (62), fusillé le 12/06/1917 à Maizy), Alphonse Robert Didier (du 18^e RI, né le 07/04/1884 à Vagney (88), fusillé le 12/06/1917 à Maizy, employé de commerce, fils de Félicien Didier et de Marie Lecomte), Hassan Ben Salah Ben M'Bareck (du 8^e régiment de tirailleurs, fusillé le 05/10/1917 à Droizy)¹⁹.

FRANCE, 1918

Le soldat Gillet est exécuté le 2 juin 1918.

La Ligue des droits de l'Homme va accompagner pendant plusieurs années le père du fusillé pour obtenir, sans succès, sa réhabilitation. En août 1920 est décernée une décoration militaire posthume à Gillet¹³.

Sont également fusillés dans l'Aisne en 1918 :

Charles Victor Robert (du 131^e RI, fusillé le 04/01/1918 à Bouconville Vauclair, inhumé au cimetière militaire de Pontavert),

Georges Gaillagot (du 49^e RI, fusillé le 08/10/1918 à Allemant)¹⁹.

On constate, durant cette dernière année du conflit, un déclin des exécutions.

Les commandements militaires comprenant mieux l'état mental des soldats provoqué par les conditions de vie en guerre notamment sous les bombardements
